

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.

Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:    Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 ce. s la copie

16<sup>ME</sup> ANNÉE, No 822.—SAMEDI, 3 FEVRIER 1900

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JAGUES-CARTIER, MONTREAL

## ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



GUERRE DU TRANSVAAL.—Londres : Un sergent recruteur à Trafalgar-Square

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 3 FEVRIER 1900

## SOMMAIRE

TEXTE.—Chronique de Paris, par Un Parisien.—Les zouaves pontificaux, par Firmin Picard.—Poésie : Pour la France, par François Coppée.—Poésie : Souvenir, par Oswald Mayrand.—Les prisonniers du gouffre, par Jules F...—En Turquie : Andrinople.—Poésie : Adieux du vieux laboureur à son fils, par Paul de Bruchi.—Conseils aux jeunes filles, par Françoise.—Le prince du Japon et sa fiancée.—Fleurange, par Haude.—Mondanités.—Les fleurs.—Au cimetière.—Roman canadien inédit : Florence (légende historique du Canada), par Rodolphe Girard.—Monument National.—Carnet de la cuisinière.—Jeux et amusements.—Renseignements divers.—Choses et autres.—Feuilleton : Les victimes, par Raoul de Navery.

GRAVURES.—La guerre au Transvaal : Un sergent recruteur à Trafalgar-Square, Londres.—En Turquie : Vue d'Andrinople.—Portraits de la princesse Sada et de son fiancé le prince héritier du Japon.—La guerre au Transvaal : La cavalerie boer.—Les fauves dans les jungles : Léopard à l'affût.—Droit au but.—Gravure du feuilleton.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## NOS PRIMES

## LE CENT QUATRE-VINGT-NEUVIÈME TIRAGE

Le cent quatre-vingt-neuvième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de JANVIER), aura lieu samedi, le 3 FEVRIER, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

## CHRONIQUE DE PARIS

Les événements dont on s'est occupé surtout cette semaine à Paris sont des faits qui se passent à l'Extérieur et qui occupent la France indirectement, et intéressent aussi la paix de l'Europe, et c'est à ce dernier point de vue que nous nous en occupons.

Car on ne peut pas considérer comme événement important de l'Intérieur l'élection du Président de la Chambre.

M. Deschanel l'a emporté de 80 voix sur M. Brisson.

Il y avait des gens pour s'en étonner ; ce sont ceux qui ne connaissent pas les coulisses de la politique française.

M. Deschanel, quoique d'opinions plus modérées que M. Brisson, est un homme du monde aimable et qui ne s' imagine pas que la fermeté des principes

consiste à être hargneux comme une porte de prison.

M. Brisson est au contraire un homme décidé par principe à ne pas être aimable ; ajoutez à cela que lorsqu'il a été ministre, il a su mécontenter bon nombre de ses amis les plus dévoués en affectant de refuser tout ces petits services qu'un ministre doit rendre à ceux avec qui il est en relations.

M. Brisson s'imaginait que le dévouement à sa personne était un dogme.

On vient de lui montrer le contraire.

Mais la politique n'a rien à voir dans toute cette affaire.

Ayant à choisir entre un vieux républicain morose et un jeune républicain aimable, les députés français ont préféré être présidés par un homme de bonne humeur.

Voilà tout.

Il ne faut pas voir autre chose dans cette élection.

\* \*

Comme fait saillant de la politique française, nous pouvons signaler l'occupation d'In-Salah.

Une colonne française a pris possession de l'oasis connue sous ce nom. Si vous tirez une ligne droite sur une carte de géographie, en prenant pour point de départ Alger, vous verrez qu'elle rencontrera In-Salah. De la côte algérienne à Tombouctou, la distance est d'environ 2,500 kilomètres et à In-Salah on se trouve à moitié chemin.

C'est l'adjonction naturelle à la France d'une des oasis faisant partie du groupe saharien.

Ces oasis qui, au point de vue international sont pour ainsi dire *res nullius*, ne sont possédées par personne et appartiennent au pays dans la zone directe d'influence duquel elles se trouvent. Il y a six ans à la tribune de la Chambre française, M. Ribot, alors ministre des affaires étrangères, déclarait que l'occupation d'In-Salah était "une mesure de police africaine." Le moment était venu de mettre ordre dans ce centre d'ailleurs peu peuplé et c'est ce qui a été fait ; c'est là que se réfugiaient des révoltés qui fomentaient des insurrections dans le Sud algérien. Jusqu'ici les deux ou trois mille négociants arabes qui se trouvent dans l'oasis étaient dominés et pressurés par des touaregs nomades ; les négociants ont demandé de bénéficier des lois de police bien organisées et le gouvernement général de l'Algérie a assuré leur tranquillité en envoyant une colonne d'occupation. Il y aura quelques brigands du désert de moins et voilà tout. Il n'y a pas eu de réclamations, il ne pouvait pas y en avoir.

\* \*

Donc aucune préoccupation à avoir de ce côté.

Doit-on en avoir du côté de l'Italie ?

Nous ne le pensons pas.

Quelques journaux italiens (reconnaissons que ce sont des journaux d'opposition) parlent de la possibilité pour les Italiens d'occuper Gibraltar et l'Egypte, pour le compte des Anglais qui pourraient ainsi disposer de leurs garnisons pour les envoyer au Cap. Ce projet semble avoir séduit quelques Italiens pleins d'imagination qui seraient enchantés de voir le drapeau piémontais sur le rocher de Gibraltar, et sur les murs d'Alexandrie faisant la police au lieu et place de l'Angleterre.

Nous pensons que ce projet ne sortira pas du domaine des suppositions.

Pourquoi l'Italie se chargerait-elle de cette mission ? Evidemment pour avoir un avantage. Lequel ? Les journaux parlent de la cession de Malte, ou de la possibilité de s'emparer de la Tripolitaine.

Ces deux compensations manqueraient à l'Italie.

Jamais l'Angleterre ne cédera Malte qui est un de ses principaux points de la Méditerranée et quant à permettre que les Italiens s'emparent de la Tripolitaine, ce serait Constantinople, politique qui consiste à garantir au Sultan l'intégrité de l'Empire Ottoman. Alors quoi ? Quelle serait la légitime compensation que l'Italie retirerait de ce déploiement de zèle ?

Une somme d'argent importante ?

Ce serait abaisser l'armée du roi Humbert au rang des anciens mercenaires et le légitime orgueil italien ne le souffrirait pas.

Au fond, il y a chez ceux qui ont lancé ce projet, le désir d'être désagréables à la France ; mais ce projet se réaliserait-il que cela serait indifférent aux Français ; que ce soit les Anglais qui soient en Egypte par leurs soldats ou par des troupes à leur solde, cela importe peu. Dans toute cette affaire il ne peut y avoir qu'une dupe, c'est l'Italie ; les hommes qui la gouvernent l'ont assurément déjà compris.

\* \*

Disons un mot d'un fait extrêmement douloureux qui vient de se passer à Londres, et qui a été provoqué surtout par le mécontentement qu'éprouvent les Anglais contre les autres nations européennes qui, toutes, témoignent de la sympathie aux Boers.

Ce mécontentement s'est traduit par un acte qui révolte la conscience.

Une institutrice française, Louise Masset, avait été condamnée à mort pour avoir tué son enfant âgé de 4 ans, dans des circonstances odieuses. Elle l'aurait assassiné à coups de briques dans le water-closet de la gare de Dalston-Jonction.

Après la condamnation il se produisit un témoignage établissant qu'au moment où l'enfant était assassiné, la mère était dans le chemin de fer à 40 kilomètres de là.

Il est démontré que Louise Masset était innocente.

Mais en Angleterre, les procès ne peuvent pas être légalement révisés ; le ministre de l'intérieur peut seulement casser les arrêts de justice et la reine peut faire grâce.

Mais Louise Masset était française ; pour montrer combien on est mécontent de la France, la reine a refusé de faire grâce, et le ministre a fait exécuter une sentence inique ; car au fond, c'est le sentiment auquel on a obéi. L'innocente a été pendue.

Au lendemain de l'exécution, on a répandu le bruit que la condamnée avait avoué.

Personne n'a entendu ces aveux.

La dernière parole, cinq minutes avant l'exécution, a été une parole de protestation.

Le ramassis de la police Londonienne qui attendait devant sa prison, a applaudi et on a crié : " A bas les Boers ! "

C'est un drame triste, quand l'innocence d'une femme ne peut être reconnue parce qu'elle appartient à une nation qui déplaît à la foule jingoïste. Les philosophes vont plus loin et assurent que c'est un signe de décadence.

\* \*

Parlons en terminant du duel de M. Paul Loubet le fils du président de la République autour duquel on a fait du bruit. Au fond l'incident est des plus simples.

M. Paul Loubet, fils aîné du président de la République, et M. Launay, licencié ès lettres, étaient de vieux camarades d'études de M. Paul Loubet.

M. Launay a écrit à M. Paul Loubet une lettre personnelle dans laquelle il appréciait à sa manière, l'arrêt rendu par la Haute Cour. Il ajoutait—ceci à l'adresse de M. Paul Loubet—qu'il regrettait et retirait les nombreuses poignées de mains qu'ils avaient échangées.

M. Paul Loubet a considéré ce paragraphe comme une offense, et il a chargé deux officiers de la maison militaire du président de la République, de demander à M. Launay rétractation ou réparation par les armes.

M. Launay a répondu que la lettre qui motivait leur visite avait un caractère privé, qui excluait l'idée d'une offense.

Les officiers n'ont pas admis cette théorie et ont invité M. Launay à désigner deux mandataires qui ont émis l'opinion que, s'il y avait offense dans la lettre, elle s'adressait au président de la République et non à son fils. Les témoins de M. Paul Loubet ont déclaré que leur client ne pouvait pas se substituer à son père ; ceux de M. Launay ont alors répondu qu'il n'y avait pas lieu à rencontre.

L'entente entre les témoins ne pouvant se faire, on

à eu recours, d'un commun accord, à des arbitres. Celui désigné par les témoins de M. Launay était M. Henri Rochefort.

Les deux arbitres ont été d'avis opposés, ils ont résolu de s'en remettre à un troisième, M. Hébrard de Villeneuve, conseiller d'Etat, président de la Société d'encouragement à l'Escrime.

M. Hébrard de Villeneuve a décidé qu'il n'y avait pas lieu à rencontre. Cette sentence met fin à l'incident.

Tout cela est très simple en somme, et on n'en aurait pas parlé s'il ne s'était pas agi du fils du Président de la République.

Un point c'est tout.

Voilà où ils en sont, en France, avec leur idiotie du duel. Espérons que, eu égard à la bonne volonté manifeste du fils à papa, et malgré la décision du tiers arbitre, l'honneur s'est fait laver cette fois encore, et... proprement !

UN PARISIEN.

## LES ZOUAVES PONTIFICAUX

L'impitoyable Mort fauche dans nos rangs. A voir les noms des disparus depuis le départ pour le ciel de notre regretté et bien-aimé M. B.-A. T. de Montigny, si bien surnommé le Bayard canadien, on se croirait revenu au temps des combats épiques de Castelfidardo, de Mentana, de Rome, ou, durant l'année terrible en France, de Loigny. On se surprend à écouter, et l'on entend l'écho des paroles prononcées le 19 septembre 1860, au lendemain de l'héroïque prouesse des Franco-belges conduits par Lamoricière, Allet, de Charette et le noble de Pimodan, paroles prononcées, disons-nous, par le chef de l'armée du roi félon Victor-Emmanuel, le général Fanti : " On se croirait à un bal de Louis XIV ! "

Les plus beaux noms s'y trouvent, en effet. Que ce soit un notaire Marion, un Doré, un Meunier ou un de Montigny, ils ont tous cette auréole que donne la seule vraie noblesse, ils sont tous de cette noblesse la seule enviable : la noblesse du cœur !

Vous souvient-il, chers lecteurs, de ce singulier récit que nous publions dans le numéro 804 du 30 septembre dernier de ce MONDE ILLUSTRÉ, sous le titre de : *Sacrifice étonnant*, récit qui se terminait par ces mots : " Pourquoi nous avait-Il (Pie IX) ainsi tous embrassés ?... "

Nous ne nous sommes jamais arrêté à ces divagations singulières de la folle du logis, divagations appelées rêves. Aussi n'avions-nous pas tout dit en contant celui-là, mais presque malgré nous, dès que ce numéro fut paru, nous y mimes à la main ce que nous avions cru ne devoir pas dire. Nous lisons dans le numéro de notre collection cette addition manuscrite suivant immédiatement la phrase ci-dessus transcrite : " Nous marquait-Il pour la Mort ?... "

On serait tenté de le croire. Sur cet immense champ de bataille appelé la terre ; dans ce tourbillon incessant où passent avec une vertigineuse rapidité la naissance, la vie, la mort, pour recommencer dans un entre-choquement épouvantable ne laissant plus le temps de percevoir ces trois degrés de l'échelle humaine, les tombes dominant, elles dressent—effroyable antithèse—leurs trous béants contre lesquels frappent, meurent, et où s'engloutissent tous ceux que nous aimons !

Nous y courons. Non : nous nous y précipitons. C'est une fureur, une rage ! Résister, se roidir ?—Notre galopade—c'est à le jurer !—en est accentuée.

Ils tombent, nos zouaves, nos rangs s'éclaircissent, le régiment n'est plus même un de ses quatre magnifiques bataillons, un de ses bataillons ne compte plus une de ses compagnies, ses compagnies sont moindres qu'une de leurs anciennes escouades.

Au souffle du généreux dévouement des Montigny, des Drolet, des la Rocque, des Mc Gown, des Martin, de tant et de tous, l'Union Allet s'était constituée, devant unir les zouaves de la province de Québec,

leur servir à se sentir les coudes, comme on disait au régiment, ce qui signifie en français : s'aimer, entretenir l'amour du Pape, de l'Eglise, se soutenir mutuellement dans les moments de suprême défaillance, temporelle ou spirituelle. Voilà ce que signifie cette jolie expression du régiment : " Se sentir les coudes. "

Et ces preux que nous venons de citer n'ont pas failli à leur noble mission : si les résultats n'ont point répondu à leur attente, il faut en accuser beaucoup l'esprit du siècle qui, malheureusement, parvint momentanément à l'emporter sur l'esprit de corps.

Momentanément, disons-nous ; c'était, du moins, l'opinion de notre très aimé Bayard, M. de Montigny, président de l'Union Allet.

A nous, chers compagnons d'armes, de lui donner raison ! Sonnez le ralliement !...

Le ralliement !...

Et la froide tombe, toujours béante par delà la beauté trompeuse du Mont-Royal, a enserré tour à tour le chevaleresque premier Canadien, le dévoué Marion, notaire, le vaillant Doré, le pieux Meunier...

La Faucheuse était-elle repue ?...

Martin tombe à son tour, mais elle n'a pu, du moins, le vaincre que les armes à la main.

Le 22 janvier 1900, elle le marquait pour la récompense de ceux qui ont su combattre le bon combat.

Oui sans doute, ainsi que le disait notre estimé confrère du *Trifluvien* : " Martin subit parfois l'influence du milieu. "

Mais nous trouvons une raison plausible à cette imperfection.

Imaginez-vous les tortures atroces du père de nombreux enfants devant les souffrances de ces êtres qu'il aime mieux que lui-même !—Oh ! cette lutte maudite pour la vie !... Il faut du courage pour préférer la misère au reniement de ses principes !

Le sergent-major Joseph-Adolphe Martin était âgé de cinquante-cinq ans. Il était, au moment de sa mort, rédacteur en chef du *Journal*, de Montréal, paraissant à peine depuis un mois. Du mois d'avril jusqu'à l'apparition du *Journal*, ce pauvre père, privé de gagne-pain, avait souffert toutes les souffrances qu'un cœur de père peut endurer : nul ne lui tendait la main, alors !...

Aujourd'hui, son éloge remplit les journaux ; ô conséquence des hommes, que révoltante est votre brutalité !...

A nous, zouaves survivants, de serrer une fois encore nos rangs, de nous sentir enfin les coudes dans toute l'acceptation du mot, de nous préoccuper du sort de ceux d'entre nous que la maladie, la misère, l'âge accablé peut-être.

L'Union Allet est convoquée en assemblée générale le 29 janvier (nous écrivons ceci le 25 janvier) : puissent vos élections être l'avant-coureur d'une ère de bonheur, d'union intime, d'affection entièrement renouvelée, cette bonne vieille affection de Rome, consistant à se sacrifier vivement, joyeusement, entièrement l'un pour l'autre !

" C'est un devoir impérieux pour nous—m'écrivait il y a quelques années un de nos officiers de France—de nous entr'aider, de secourir d'une manière efficace ceux d'entre nous qui sont dans le besoin ou qui souffrent ; et ce devoir nous vient de nos liens du régiment. "

Puisse notre saint Roi, le doux Pontife de l'Immaculée-Conception, obtenir le repos éternel à nos chers disparus, bénir ceux qui restent et ralentir, si possible les coups de l'aveugle mort.

Puisse-t-il garder aux survivants ou développer en eux l'amour du juste, du bon, de la Vérité, l'amour du Pape, l'amour de l'Eglise, l'amour qui distinguait notre saint Pontife : celui du pauvre, de l'ouvrier, du souffrant !

*Jean Picard*

Un homme qui sait quatre langues vaut quatre hommes.—CHARLES QUINT.

## PRIÈRE POUR LA FRANCE

Sous ce titre, M. François Coppée a publié dans le *Gaulois*, à l'occasion des fêtes de Noël, cet appel touchant au Divin Enfant de la crèche :

*Dieu des Chrétiens, Dieu véritable,  
En qui très humblement je crois,  
Dieu du Calvaire et de l'Etable,  
Dieu de la Crèche et de la Croix.*

*Dieu des souffrants, né sur la paille,  
Et mort sur un gibet affreux,  
Regarde... La France défaille,  
Et nous sommes bien malheureux !*

*Un vent de discorde désole  
Ce pays aux douces saisons,  
Où le bon grain de ta parole  
Jadis donna tant de moissons ;*

*Où, dans une simple fillette,  
Ta puissance se révéla,  
Quand Geneviève et sa houlette  
Ont fait reculer Attila ;*

*Où—merveille encor plus étrange !—  
Tu prêtas, contre l'ennemi,  
Le glaive enflammé de l'archange  
A la vierge de Domrémy.*

*Hélas ! la France qui fut tienne,  
Depuis trop longtemps fut ta loi ;  
Mais son âme toujours chrétienne  
Dans l'angoisse revient vers toi.*

*Où, les dalles de ton église,  
Nous les userons à genoux !...  
Mais notre patrie agonise.  
Sauve-nous, Seigneur, sauve-nous !*

*Vois. Tous les cœurs sont lourds de haine,  
On respire une odeur de sang,  
Et la catastrophe est prochaine...  
Pitié ! Pitié, Dieu tout-puissant !*

*Qu'un soudain éclair de ta foudre,  
Pendant qu'il en est temps encor,  
Jette à terre et réduise en poudre  
L'idole infâme, le Veau d'or.*

*Culme le pauvre plein d'envie,  
Qui gronde aux portes du festin,  
Et donne aux heureux de la vie  
Le cœur du Bon Samaritain.*

*Cette noble France, tu l'aimes ;  
Elle a fait ton geste souvent.  
Protège-nous contre nous-mêmes.  
Fais un miracle, ô Dieu vivant !*

*Rends-nous vraiment égaux et frères,  
Sous un ciel pacifique et doux ;  
Et, si c'est l'orage des guerres  
Qui menace, ô Jésus, rends-nous*

*La foi du soldat catholique  
A qui le trépas semble beau,  
S'il voit ton Paradis mystique  
A travers les trous du drapeau !*

*Arrête-nous au bord du gouffre.  
Pour Noël, divin nouveau-né,  
Dis-nous que ce peuple qui souffre,  
Par toi n'est pas abandonné.*

*Car, cette nuit, Fils de Marie,  
Tel qui prétend ne croire à rien  
Malgré lui sent son cœur qui prie  
Et se retrouve un peu chrétien.*

*Vois, dans ces heures menaçantes,  
Les pauvres mères tout en pleurs  
Joindre les deux mains innocentes  
D'un petit enfant sous les leurs,*

*Et vers les clartés sidérales  
Et les abîmes effrayants,  
Toutes nos vieilles cathédrales  
Tendre leurs clochers suppliants !*

FRANÇOIS COPPÉE.  
de l'Académie française

## SOUVENIR

Respectueusement dédié à M. Georges G...

*Ami, te souviens-tu des éclairs de bonheur  
Qu'à mes yeux tu fis luire en la saison dernière ?  
L'écho de nos plaisirs à ta villa princière  
Résonne dans mon cœur.*

*Ami, te souviens-tu des bosquets de verdure  
Brodant de leurs couleurs le bleu de l'horizon ?  
Des vagues de lumière inondant le gazon  
A travers la ramure ?*

*Ami, te souviens-tu des douceurs du tableau  
Où mêlant notre voix au murmure de l'onde,  
Nous chantions, nous roquions, loin des soucis du monde,  
Bercés au cours de l'eau ?*

*Ami, te souviens-tu des senteurs de la rive  
Que la ruche embaumait de ses parfums de miel ?  
Du berceau, que l'amour balance sous le ciel  
Dès que le soir arrive ?*

*Ami, te souviens-tu de la vigne aux cent bras,  
Déversant sur le toit la fraîcheur de son ombre,  
Pendant que ta famille et tes amis, en nombre,  
Partagent le repas ?*

*Ami, tu te souviens, je me souviens moi-même  
De ce passé qui germe au sol du souvenir.  
Pour calmer mes ennuis, j'irai dans l'avenir  
Revoir ces lieux que j'aime.*

OSWALD MAYRAND.

Montréal, 1899.

## LES PRISONNIERS DU GOUFFRE

## I.—LES TROIS VOYAGEURS

Or, Satan, du seuil de sa demeure infernale, jeta un coup d'œil au dehors. Il faisait froid ; sous ces pieds s'agitaient d'innombrables nuages blancs. Et ces nuages passaient toujours, poussés par un vent glacé, et ils se heurtaient souvent entre eux avec un bruit étrange. Au-dessus de lui, les nuages encore ; au-dessus des nuages, les étoiles, les étoiles, et puis les étoiles encore ; au-dessus des étoiles, les petits angelots du bon Dieu qui s'amusaient à poursuivre, dans leur course rapide, les cygnes des cieux pour leur arracher leur blanc duvet et le jeter sur la terre... et là-haut... là-haut... bien au-dessus des petits angelots, Satan aperçut comme une lueur étrange, un rayon mystérieux... et il pensa voir un reflet des feux de l'empyrée.

Ah ! comme ce point flamboyant qu'il prenait pour une lumière du ciel lui-même, qu'il regardait comme une étincelle échappée au foyer de l'empyrée, lui rappelait de souvenirs, et comme ces souvenirs lui donnaient de regrets et comme ces regrets lui inspiraient de haine contre Dieu et les hommes, et comme cette haine le remplissait de rage et lui faisait concevoir d'horribles projets contre les hommes qu'il pouvait atteindre, afin de se venger sur eux du Dieu contre lequel il ne peut rien !...

— Les feux de l'empyrée !... rugit l'archange déchu, et il se précipita dans l'espace.

Tantôt, élevant orgueilleusement son vol superbe jusqu'au ciel et tantôt, l'abaissant jusqu'à la terre, il effleurait de son aile les nuages ou le sol blancs. Et toujours, il continuait sa marche, et toujours, cortège féérique, s'écoulaient sous ses pieds les forêts innombrables, les champs avec leur linceul immaculé, les vastes plaines, les rivières couvertes de glace, les campagnes toutes blanches de neige, où s'apercevaient à de rares intervalles, une modeste flamme, s'échappant de quelque chaumière, les villes où triomphaient ses complices, les démons, les monts au sommet altier...

Satan aime les montagnes, avec leurs crêtes orgueilleuses qui semblent insulter au ciel, leurs cimes orageuses, où s'agitent les tempêtes, où grondent les tonnerres ; Satan aime les montagnes, avec leurs précipices terribles, leurs mystères effrayants, leurs gouffres insondables, comme l'enfer plein de ténèbres et d'horreurs et comme lui toujours prêtes à engloutir et à dévorer...

Il s'arrêta au sommet de l'une d'elles et soudain

s'engouffra dans un de ses précipices. Il en ressortit un moment après en ricanant d'un rire dont retentit l'abîme tout entier et dont fut ébranlée la montagne ; les monstres de l'abîme y répondirent par des sifflements effroyables, des rugissements sinistres ; un éclat de tonnerre se fit entendre au loin, puis tout se replongea dans un silence de mort.

Satan venait de tourmenter là un prisonnier qu'il y tenait enfermé depuis bien longtemps ; il y avait des centaines d'années qu'il l'y avait fait tomber. C'était un pauvre homme de la plaine. Or, un jour—c'était un dimanche—au lieu de se rendre à la messe, il partit de chez lui en blasphémant Dieu pour aller à la chasse, mais s'étant enfoncé au loin dans la montagne, il était tombé dans ce gouffre où, depuis des centaines d'années, il attendait en vain sa délivrance et où Satan venait le torturer chaque soir.

L'archange de mort reprit bientôt sa marche sinistre dans la nuit, et toujours continuèrent de défilé sous ses pieds les champs, les villes, les campagnes, les monts et les forêts...

\* \*

Il pouvait être quatre heures du soir.

On était en janvier.

La neige tombait sans relâche depuis le matin par gros flocons duveteux, et tous les toits en étaient couverts.

Cependant, par ce temps-là, un enfant—tout jeune encore—s'avavançait péniblement sur la grand'route du village de R... s'arrêtait à la porte d'une riche maison de ce lieu, et y frappait quelques coups timides auxquels on s'empressa de répondre en le faisant entrer.

C'était un pauvre enfant orphelin qui vivait à mendier ; sans cesse, il parcourait les campagnes, ou errait de maison en maison dans les villages. Partout, chez le paysan comme chez le villageois, il recevait un bon accueil.

Sa figure avait je ne sais quel air de noblesse et de distinction naturelles. Son teint, plus blanc que la neige, ses yeux d'un bleu limpide, reflétant l'innocence et la simplicité, sa chevelure qui retombait sur ses épaules en longs rouleaux d'or, son air de naïveté et de candeur, son langage si franc, aux inflexions si douces, tous ces charmes prévenaient en sa faveur.

Il pouvait avoir neuf ans.

Neuf ans et sans parents, sans appui ; neuf ans et seul au monde !...

L'enfant se trouvait là chez de braves gens aussi généreux que riches. A la porte de cette maison, jamais le pauvre n'était venu frapper en vain, jamais personne n'avait souffert de la faim ou du froid. La maîtresse de la maison, en apprenant qu'un enfant pauvre était venu frapper à sa porte, voulut aussitôt le voir et le fit mander près d'elle. Elle l'interrogea et fut charmée de la manière dont il répondit à toutes ses questions. Il se déclara orphelin.

— Je fus élevé, dit-il, par un vieillard qui dit m'avoir recueilli sur la grand'route lorsque je n'avais qu'un an ou deux. Ce vieillard vivait seul avec moi dans une campagne peut-être peu éloignée d'ici. Un jour qu'il m'avait amené dans la forêt, m'étant éloigné de lui, je m'égarai et sortis du bois par un autre côté que celui par lequel j'y étais entré. C'est depuis lors que j'erre à la recherche du bon vieillard qui m'a gardé si longtemps et que j'aimais tant. Il y a de cela un peu moins d'un an.

— Maintenant, mon cher petit, lui dit la bonne dame en lui glissant une pièce de monnaie dans la main, si tu veux, tu vas rester avec nous d'ici à demain ; dès le jour, tu pourras continuer ta route.

— Madame, vous êtes vraiment trop bonne pour moi ; mais je ne puis rester ici plus longtemps ; je me suis bien reposé, il faut maintenant que je reparte.

L'enfant se leva et se dirigea vers la porte.

— Eh bien ! bonjour, madame et merci de toutes vos bontés !

— Bonjour, cher petit, et que Dieu te protège !...

Et l'enfant sortit.

La neige tombait toujours, le vent commençait souffler et la nuit s'avavançait...

N'importe, le pauvre petit poursuivait sa route...

\* \*

Il faisait sombre sur terre ; la nuit, depuis longtemps, s'était avancée, drapant de son voile funèbre les champs silencieux. Depuis longtemps déjà, secouant ses ailes chargées de frimas et se couronnant de son diadème étincelant de givre, l'Hiver, souverain inextinguible, avait semé sur les campagnes refroidies et solitaires la neige à pleines mains et couvert la nature d'un manteau d'hermine. Partout s'étendait la neige et le vent qui soufflait sans relâche la promenait au loin en tourbillons épouvantables. D'espace en espace, dans les champs, quelques arbres solitaires, veufs de leur verdure et de leur beauté, pleuraient les douces nuits d'été où la bienfaisante rosée descendait sur eux ; ils frissonnaient sous l'étreinte glaciale du givre qui les recouvrait comme d'une froide enveloppe et, quand le vent soufflait, ils gémissaient sourdement en levant vers le ciel, comme dans une prière, leurs grands bras noirs et dénudés.

Or, par cette froide soirée, le voyageur qui eût passé par le chemin qui conduit du village de Saint-N... au village de R..., et qui traversait alors une immense forêt, maintenant tombée depuis bien longtemps sous la cognée du bûcheron, eût pu distinguer, à un arpent environ de cette forêt et à quelques pas à peine de la grand'route, une forme humaine au milieu des ruines d'un château incendié, dont il ne restait plus que quelques pans de mur noircis et délabrés, restant encore debout en dépit des fureurs de l'hiver, comme pour rappeler leur ancienne splendeur, et dont le toit effondré laissait passer la neige qui s'amoncelait au dedans des murs.

Que pouvait donc faire cet homme en cet endroit solitaire et froid, par ce temps rigoureux où chacun restait bien enfermé dans sa demeure et où les animaux eux-mêmes n'osaient affronter les rigueurs du temps ?...

Sur son front, les rides avaient creusé leurs pénibles sillons ; ses cheveux et ses favoris grisonnants étaient recouverts de givre ; il n'était revêtu que d'un léger paletot et le vent qui faisait rage le glaçait des pieds à la tête.

Tantôt, il gémissait et semblait appeler quelqu'un d'inconnu ; sur sa figure était empreinte l'image de la douleur ; tantôt, (ah !... comme sa physionomie changeait d'expression ! ) son ceil lançait, dans l'ombre, un éclair effrayant, son bras se levait, faisant un geste sinistre dans les ténèbres...

A la vieille église du village de R..., l'horloge sonna onze heures ; et les onze coups montèrent, un à un, lentement, dans le ciel neigeux.

L'inconnu tressaillit.

— Onze heures ! il est temps, murmura-t-il. Partons. L'heure de la vengeance approche !...

La lune venait de se lever et versait ses froids rayons sur les champs silencieux. Le vent soufflait toujours, jetant la neige au visage de l'inconnu, qui se dirigea vers la grand'route et s'y engagea. Bientôt, il entra dans la forêt, et il marcha, il marcha sur la route toute blanche...

## II.—LE CARREFOUR SANGLANT

Les habitants du village de Saint-N... ne parlaient jamais sans frayeur d'une cabane, située à peu près au milieu de la forêt que traverse le chemin qui mène à R... Jamais l'un d'eux ne consentirait à s'engager, la nuit, dans cette forêt, fût ce pour la chose la plus importante du monde, car d'après eux, cette cabane se trouve alors le rendez-vous des fées et des génies, dont le démon préside l'assemblée ; bref, un vrai pandémonium. Et malheur au voyageur qui, de nuit, s'engagerait par ce chemin-là, car les fées et les génies, assemblés dans la cabane, ne manqueraient pas de lui faire expier son audace !...

Ce misérable réduit n'est formé que de quelques planches mal jointes, à travers lesquelles le vent s'engouffra avec violence ; une planche arrachée au

... passer la neige qui s'entasse à l'intérieur ; retiré dans la forêt, au milieu des arbres, il se trouve peu éloigné de l'endroit où la route qui va de Saint-N... à R... et qui change alors de direction, se croise avec le chemin qui mène à V...

C'est dans cette triste cabane que nous retrouvons inconnu que nous venons de laisser sur le chemin de la forêt. Assis sur un banc qu'il a trouvé là et la tête dans les mains, il semble réfléchir profondément. De temps en temps, il se lève, regarde au dehors si personne ne s'avance sur la grand'route, puis revient s'asseoir ; au moindre bruit, il tressaille et prête l'oreille.

Quel est donc cet être étrange ? Nous venons de le voir parmi les ruines d'un château—du château qu'il a habité avec son épouse, durant de longues années au milieu du bonheur, de l'amour et de la paix. Il se trouvait heureux. Toujours le succès, la prospérité l'avaient suivi ; il était riche et occupait un poste important dans le gouvernement de son pays. Mais le bonheur est de courte durée ici-bas, et notre héros devait s'en apercevoir bientôt, hélas ! et d'une manière bien cruelle.

Un de ses mortels ennemis qui occupait une place plus importante encore que lui dans le gouvernement, après lui avoir ravi son fils unique à peine âgé de deux ans et avoir ainsi brisé le cœur du pauvre père, l'accusa d'un certain complot et malgré son innocence parvint à le faire condamner à l'exil. Et pour comble

de malheur, avant de partir pour l'étranger, le malheureux eut la douleur de voir son château incendié et sa femme mourir de chagrin.

C'en était fait de son bonheur ! Il partit pour l'exil. Dire tout ce qu'il y souffrit serait impossible. Et maintenant, déguisé et sous un faux nom, il revenait dans son pays après sept longues années qui n'avaient point encore adouci la plaie saignante faite à son cœur...

\*\*\*

Cependant, au cours de ces sept années, il avait beaucoup plus perdu qu'avant son départ pour l'exil. Il avait vu mourir sa femme, disparaître son enfant, anéantir son château : qu'était-ce cela, en comparaison de l'honneur, des principes, tout, jusqu'à la conscience qu'il sacrifia pour se procurer les moyens d'exécuter la vengeance méditée contre son ennemi ?

Il ne conservait qu'un souvenir de son bonheur envolé. C'était un portrait de son épouse ; il aimait à le revoir souvent. C'était devant ce portrait, qui lui rappelait tant de jours heureux, qu'il répétait son serment et jurait la mort de l'auteur de ses maux.

Et cependant, parfois, se rappelant la douceur, la bonté de celle dont cette miniature reproduisait les traits, il se sentait pris de désirs de pardon, d'abandon à la volonté de Dieu, désirs qu'il refoulait bien vite au fond de son cœur. Ces lèvres, immobiles sur le papier, par le souvenir il les revoyait au moment où la mort

allait les glacer pour jamais, s'animer et murmurer : " Pardonne à celui qui a fait notre malheur comme je lui pardonne moi-même ! "

Et, malgré tout, telle était sa rancune, telle était la haine que le démon lui soufflait au cœur, qu'il ne pensa plus qu'à sa vengeance et aux moyens de l'exécuter.

Et tout à l'heure, nous venons de le voir au milieu des ruines de son château incendié afin d'y raviver sa haine à la vue des pans de mur prêts à tomber, seuls restes de sa belle demeure d'autrefois ; puis, au coup de onze heures, s'engager dans la grand'route pour se rendre à la cabane où il se trouve maintenant et y attendre son ennemi qui doit passer là, revenant du village voisin.

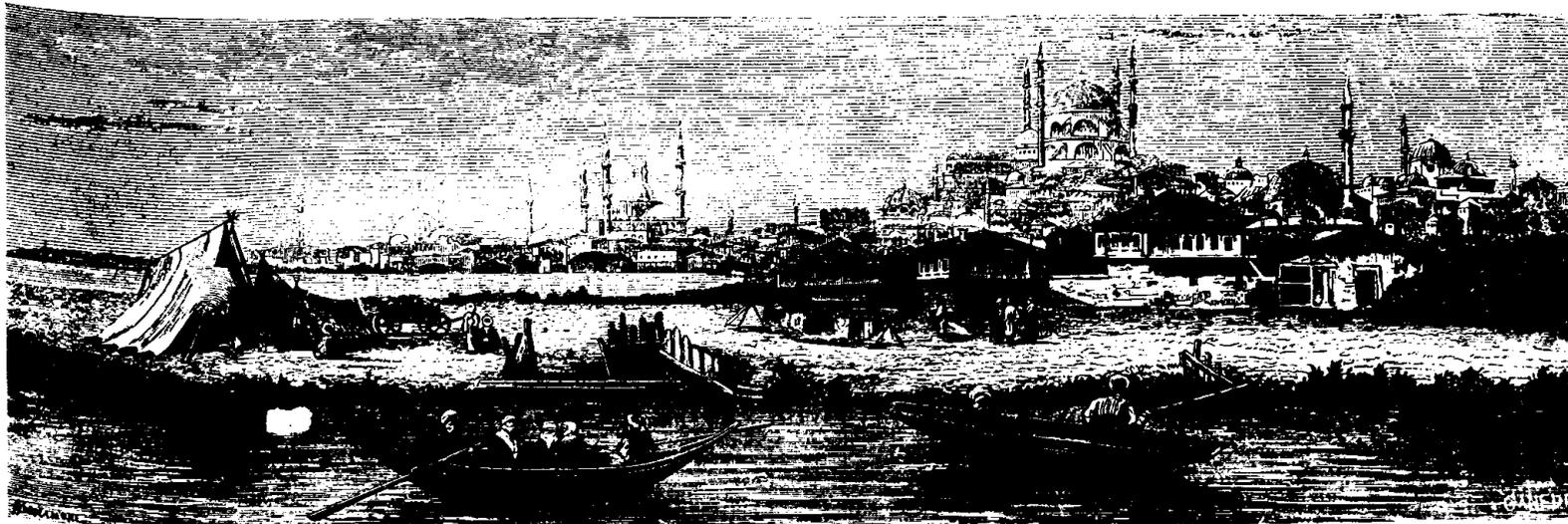
\*\*\*

Minuit approchait.

Dans le réduit solitaire, l'homme dont nous venons de raconter brièvement l'histoire, toujours dans la même position, songeait toujours. Au dehors, le vent soufflant avec rage, amoncelait la neige auprès des haies, au pied des gros arbres dont il faisait craquer les branches avec un bruit sinistre. Dans le ciel glacé, la lune, dont les nuages voilaient à tout moment la face, ne jetait plus qu'une pâle lueur.

Soudain, l'homme releva la tête et tira de son vêtement le portrait chéri. Il poussa un soupir et des larmes mouillèrent sa paupière.

— Ma fidèle compagne, dit-il, ô toi avec qui j'écoutai des heures si heureuses, fallait-il que notre bonheur



A travers le monde. — En Turquie : Adrinople

fût si tôt brisé !... Aujourd'hui, au cimetière, j'ai visité le tombeau où tu dors déjà depuis sept longues années. En entrant dans ce champ funèbre où jamais je n'étais allé depuis le jour où je t'y accompagnai pour la dernière fois, de quelles pensées fut frappé mon esprit ! Sur ton tombeau que pas une fleur n'ornait, que de larmes j'ai répandues, en secret—oui, en secret, car dans ce pays qui se pique d'une si grande civilisation, on ne permet pas même à l'époux, si un jugement inique l'a banni de son pays, d'aller s'agenouiller sur le tombeau de son épouse et d'y pleurer !

— Comme tu dois souffrir, dans ta froide tombe, par cette nuit glaciale ! Comme tu dois avoir changé, depuis sept ans ! Ton corps, jadis si beau, est maintenant méconnaissable et bientôt peut-être tu ne seras que poussière !...

— Ah ! une personne est responsable de tous ces maux et sans cette personne, tu vivrais !... Mais je l'attends ici et je serai ton vengeur !... Dussé-je périr, cet homme mourra... et il mourra de ma main !...

Il contempla encore une fois les traits aimés de son épouse reproduits sur le papier et dans un sanglot, il répéta :

— Oui, je serai ton vengeur !...

Puis, remettant le portrait dans son habit, il se leva.

— Ah ! quand je songe à tout ce que j'ai perdu...

Il laissa retomber ses bras dans un mouvement de désespoir.

— Hélas ! Ah ! oui, je le jure par ma tête, il mourra, je lui plongerai ce poignard dans le cœur ou bien...

Il fut interrompu par les douze coups de minuit qui vibrèrent au loin.

— Minuit ! De minuit à une heure, il passera ici, j'en suis certain ; je suis bien renseigné. Observons !

Il se dirigea vers la porte et regarda au dehors, sur la grand'route. Sa main droite, cachée sous son vêtement, pressait un poignard...

JULES F.

(La fin au prochain numéro)

EN TURQUIE : ANDRINOPLE

(Voir gravure)

Au milieu des bosquets de cyprès et de jardins de roses, *Adrianople* ou *Andrinople*, que les Turcs nomment *Edrineh*, la seconde résidence du Sultan, élève ses nombreux minarets ; cette ville de 150.000 habitants occupe une position centrale sur l'*Hebrus*, à l'endroit où ce fleuve, ayant déjà réuni plusieurs de ses rivières tributaires, se tourne brusquement au sud et descend du plateau central.

La *Maritza*, c'est son nom moderne, coule sur un terrain sablonneux ; l'*Arda*, venant de l'ouest, sur un sol rocailleux, et le *Tundja* sur des terres meubles ; fortement encaissées, ces rivières pourtant débordent dans l'hiver. Ces indices d'un géographe turc ne font que rendre plus visibles les ténèbres qui enveloppent la géographie moderne de la Thrace, pays riche en vignobles, en blés et en bois ; pays dont les monta-

gnes, selon les anciens, sont les plus belles du monde ; mais nous ne connaissons que cinq ou six grandes routes, outre le chemin de fer.

Andrinople est environnée de murailles percées de onze portes. Elle a une citadelle composée de quatre grosses tours rondes, et de douze autres moins fortes.

L'arsenal est au milieu de cette citadelle. Les différents quartiers de la ville communiquent entre eux par 13 ponts jetés sur la *Tun'ija* et l'*Arda*. Les Russes en prirent possession en 1829. Ses édifices les plus remarquables sont la mosquée de Sélim, regardée comme le plus magnifique temple de l'islamisme ; celle de Bajazet II, et celle de Mourad II ; le bazar d'Ali-Pacha, et l'*Eski-Seraï*, l'ancien palais des sultans. La hauteur de la coupole de la mosquée du Sultan Sélim, celle des voûtes latérales, la majesté des arcades, le grandiose des quatre minarets, la régularité de l'ensemble, la propreté entretenue dans toutes les parties de ce magnifique édifice, excitent vivement l'attention des voyageurs.

L'*Eski-Seraï* (vieux séraï) est un monument qui date de l'an 1350. Les plafonds dorés des appartements, les ornements dans le goût persan, les bains de marbre blanc, les murailles chargées d'arabesques peintes à fresques, sont des vestiges remarquables du luxe des premiers empereurs turcs.

La prière, c'est le soupirail par où le prisonnier reçoit un peu d'air et de lumière.—JEANNE DOMPIERRE.

### ADIEUX DU VIEUX LABOUREUR A SON FILS.

*Tu veux partir, mon fils, et la voix de mes larmes  
Ne peut te retenir en ces derniers adieux ;  
Le foyer paternel n'a plus pour toi de charmes,  
Il te faut d'autres cœurs, il te faut d'autres cieux.*

*Las des tendres plaisirs que donne la campagne,  
Tu voudrais habiter quelque grande cité ;  
Tu vois avec mépris notre belle montagne,  
Il te faut la franchir, tu veux la liberté.*

*Étalant à tes yeux les amorce du monde,  
On t'a fait de la ville un temple du bonheur :  
Tu me diras, mon fils, si ce séjour immonde  
Met la vertu dans l'âme et la paix dans le cœur.*

*Loïn d'elle tu n'entends que le bruit de ses fêtes,  
Il est répercuté dans un écho lointain ;  
Bientôt tu connaîtras ses affreuses tempêtes :  
Aujourd'hui tout est beau, ... mais attends à demain.*

*Si pur dans ses dehors, si rempli de tristesse,  
Demain c'est une embûche où s'étalent des fleurs ;  
A son aspect brillant l'homme accourt, il s'empresse,  
Mais l'objet de ses vœux n'a pour lui que des pleurs.*

*Puis avant de quitter ton vallon solitaire,  
As-tu songé, mon fils, aux souvenirs heureux  
Qui, toujours égayant ce petit coin de terre,  
A chacun de tes pas paraissent sous tes yeux ?*

*Les murs où tu coulas les beaux jours du jeune âge,  
L'église du hameau, le champ des verts cyprès,  
Ces arbres, ce ruisseau qui fuit sous le feuillage,  
Tout est plein, pour ton cœur, de charmes et d'attraits.*

*Et si tu pars, enfant, que deviendra ton père  
Seul et pleurant toujours au milieu de ces bois ?  
Ah ! bientôt, je le sens, je rejoindrai ta mère,  
Et, revenant un soir, tu chercheras ma croix !*

*Oh ! n'abandonne pas notre heureuse demeure,  
Nos forêts, nos vergers, nos champs et nos troupeaux ;  
Et qu'à ton dernier jour, sous le saule qui pleure,  
Entre ta mère et moi tu goûtes ton repos.*

*Mais la voix de mes pleurs en vain se fait entendre  
Au milieu des appas que t'offrent les plaisirs :  
Pars, mon enfant, je ne veux plus te le défendre,  
Que ton nouveau séjour eussent à tes desirs !*

*Et levant sur son fils une main bénissante,  
Le vieillard l'étreignit dans un buiser de feu.  
Adieu ! murmura-t-il de sa voix défaillante,  
Garde-moi souvenir, sois fidèle à ton Dieu !*

PAUL DE BRUCHI.

Sherbrooke 1900.

### CONSEILS AUX JEUNES FILLES

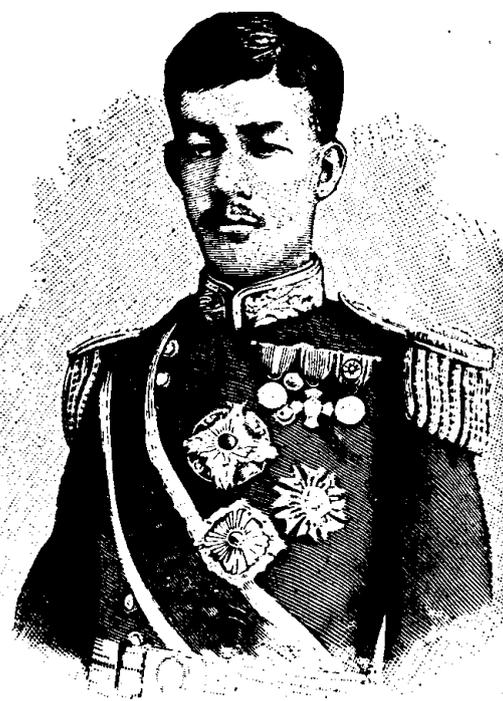
LA CUISINE

Une des choses que l'on néglige le plus dans votre éducation, Mesdemoiselles, c'est l'enseignement de la cuisine, et pourtant de toutes les connaissances dont une femme a besoin dans son intérieur, il n'en est pas de plus utile !

Vous vous êtes adonnées aux arts d'agrément, aux travaux manuels, mais presque toutes vous avez négligé d'apprendre (ou on l'a négligé pour vous) les principes de l'art culinaire. C'est une lacune regrettable, car presque toutes se trouveront à la tête d'une maison sans connaître les notions les plus élémentaires à la direction de cette maison.

Il est très important de savoir la cuisine ; il y a là une source de gaspillages, de petites pertes sans cesse renouvelées, que toute femme intelligente peut éviter avec un peu de savoir-faire. La table tient, de plus, une part importante dans le bien-être et le confortable de la vie, confortable que chacune d'entre nous doit chercher à procurer aux siens dans la mesure de ses moyens. Et puis, je vous le dis, vos maris seront très sensibles aux attentions de cette nature ; on a vu, après un dîner plus soigné, un mari accéder à un désir de sa femme, alors qu'il eût hésité à le satisfaire quelques instants auparavant.

Les maîtresses de maison, obligées de donner à une cuisinière les ordres nécessaires aux repas, sont trop



LA PRINCESSE SADA ET SON FIANCÉ LE PRINCE HÉRITIER DU JAPON

souvent étrangères à la confection des mets qu'elles ordonnent ; elles se trouveraient presque toutes fort embarrassées s'il fallait joindre la pratique à la théorie ; tout leur savoir se borne à l'énumération de certains menus, sans rien connaître, ou à peu près rien, des ingrédients, quantités et moyens à employer pour les réussir.

C'est cette ignorance qu'il faut éviter, Mesdemoiselles, en vous mettant dès à présent à faire un peu de cuisine.

Sous la surveillance d'une mère ou d'une cuisinière habile, essayez hardiment. Ne comptez pas sur l'avenir pour apprendre une chose aussi indispensable. Vous vous dites sans doute que, plus tard, aidées de ces manuels des parfaites cuisinières, vous aplanirez tous les obstacles et qu'il vous suffira de les ouvrir pour suppléer à votre ignorance ; c'est une erreur.

Le livre de cuisine viendra au secours de votre mémoire, il sera insuffisant pour vous apprendre à bien faire, car ce qu'il faut surtout, c'est de la pratique : vous n'apprendrez point seulement à l'aide d'une démonstration, croyez-le.

Il arrivera certainement un jour où vous serez obligées de remplacer une domestique absente ou malade ; vous serez alors très heureuses de ne point être novices.

Ce cas, d'ailleurs, ne dût-il jamais se présenter, qu'il n'en resterait pas moins encore pour vous toutes une obligation absolue de savoir quelque chose. Il est possible de trouver des domestiques honnêtes, vous en trouverez rarement d'économiques ! Joindre l'habileté à l'économie sont deux choses qu'il vous appartiendra d'indiquer et de faire comprendre à vos cuisinières. Les recettes pratiques, la manière de présenter les restes, tout cela est votre tâche ; combien de choses vous utiliserez ainsi, quel gaspillage vous éviterez !

Les mets ne doivent pas seulement être bons, il faut qu'ils soient bien présentés ; le plaisir des yeux, est le complément indispensable au régal du palais. Tout cela entre dans vos attributions.

En toutes choses il faut savoir faire pour bien commander : votre autorité sur vos domestiques tiendra surtout à vos connaissances multiples ; ne croyez point, mes chères amies, que la fortune soit un prestige suffisant ; il tomberait vite s'il n'était doublé de la science qui concerne tous les soins intérieurs. Si vous avez trouvé votre dîner manqué, il faut pouvoir dire pourquoi il ne valait rien.

Que tous les termes de cuisine vous soient donc familiers, sachez distinguer un roux d'une sauce au beurre noir, sachez faire les potages et les entremets, connaissez à fond l'art de faire rôtir les viandes suc-

culentes ; dès lors la direction d'un intérieur deviendra un jeu pour vous.

Je ne vous dis point de salir tous les jours vos mains au contact d'une volaille ou d'un gibier à dépecer, mais je vous conseille cependant de le faire plusieurs fois ; combattez toutes vos répugnances, ne reculez devant aucun détail ; il faut vous rendre compte par vous-mêmes des difficultés que ce travail présente.

La question des mesures et quantités est un des écueils de la cuisine ; comment voulez-vous en rendre compte autrement que par la pratique ? La première de toutes ces économies est de savoir proportionner les quantités au nombre de ses convives, cela ne s'apprend pas en un jour. Ne comptez pas sur une bonne pour le bien faire, ou elle vous servira trop amplement, et les restes souvent perdus auront gravement votre budget d'une dépense inutile ; ou, au contraire, son imprévoyance donnerait à votre dîner un aspect mesquin, parcimonieux, qui gênerait vos convives, vous mettrait mal à l'aise en vous désolant.

Apprenez le prix des denrées, apprenez à acheter ; aucun nom des ingrédients indispensables à la cuisine ne doit vous être étranger ; étudiez les plus petites choses et vous ne serez point exposées à voir vos domestiques réprimer un sourire en écoutant vos ordres, ainsi que je l'ai vu faire souvent et à juste raison. De plus votre science vous permettra de varier à l'infini les plats que vous présentez ; sans être gourmet, nul n'est insensible à cette diversité qui séduit le palais et excite l'appétit.

Je vous demande bien des choses, Mesdemoiselles, mes conseils embrassent l'utile et l'agréable. Mais les journées sont longues, les heures bien employées peuvent toutes contribuer à votre perfection, n'en perdez donc pas. Mettez à tout ce que vous faites une attention soutenue, faites tout en vue des résultats et du bien que vous pouvez en retirer ; c'est à ce point de vue que je vous recommande d'apprendre la cuisine comme étant de toutes les choses la plus utile. Vos mères, si sages et si prévoyantes, approuveront mon conseil ; elles l'approuveront si elles ont elles-mêmes ces connaissances que je vous recommande ; elles l'approuveront encore si, à un moment donné, elles ont souffert de leur propre inexpérience.

FRANÇOISE. (Paris).

Les plus longs discours n'avancent pas plus les affaires qu'une robe traînante n'aide à la course. — Bacon.

LE PRINCE DU JAPON ET SA FIANCÉE

(Voir gravures)

A l'occasion des réjouissances (bals, garden-parties, expositions de chrysanthèmes, etc.) auxquelles a donné lieu la fête de l'empereur du Japon, Mutsu Hito, le 3 novembre dernier, on a annoncé officiellement les fiançailles du prince héritier Yoshi Hito avec la princesse Sada.

Yoshi Hito est né le 31 août 1879. Sa fiancée appartient à la famille Fujiwara, qui a donné déjà de nombreuses impératrices au Japon. C'est la fille du prince Kujo. Elle n'est âgée que de quinze ans.

Un journal anglais de Yokohama, le *Japan Daily News*, donne de curieux détails sur les préparatifs de ce prochain mariage. L'achat du trousseau est, paraît-il, une opération aussi importante au Japon que dans les pays d'Europe, et cette importance s'est encore accrue depuis que les modes japonaises abandonnées ont été remplacées par des modes occidentales. Une impératrice du Japon ou une princesse impériale doit maintenant être pourvue non seulement d'une profusion de robes magnifiques et d'objets d'art indigènes mais encore d'innombrables toilettes du genre Parisien et de tous les bijoux de l'Europe. Le père de la princesse Sada n'est pas riche et par conséquent ne peut fournir la somme considérable nécessaire pour les achats. Il donne seulement 100,000 yen (516,000 francs). La maison impériale contribue pour 400,000 yen (2 millions 64,000 francs) à ces dépenses somptueuses. Enfin l'empereur a décidé que 700,000 yen (plus de 3 millions 600,000 francs) laissés par feu l'impératrice douairière Yeisho, tante de la princesse, seront donnés à celle-ci. La princesse Sada dispose ainsi de un million et quart de yen (6 millions et quart de francs) en chiffres ronds pour acheter son trousseau. "On peut se procurer à ce prix pas mal de jolies choses," conclut le *Japan Daily News*.

FLEURANGE

A une petite cousine.

Sous la voûte pure des cieux infinis, mai déployait ses splendeurs. Toute la nature se réjouissait, car le printemps, en gonflant ses voiles légères, avait laissé tomber la première fleur du mois le plus beau, et sa verte nacelle voguait mollement sur l'onde bleue.

Là-bas, au rivage désert, une humble fleurette égarée entre les pierres, ouvrait sa corolle neigeuse, un matin qu'à l'Orient le soleil d'or écartait les gazes de l'aurore. Heureuse solitaire, elle se balançait sur sa tige, frissonnante à la première brise, ravie au premier chaud rayon qui la caressait. Les grèves étaient chargées des bruits mystérieux du flot qui soupirait, chant inimitable toujours nouveau... qu'elle écoutait pour la première fois. Oh ! le doux réveil ! l'aube radieuse de son existence ! Et la gentille fleur gracieusement se penchait vers le lac, tout près de la roche grise qui la dérobaît aux regards. La fête merveilleuse la grisait, tout ce nouveau l'enivrait, la charmait... elle se grandissait pour mieux admirer... elle était insatiable, la pauvre fleur du rivage, exilée de ses sœurs, expatriée des jardins embaumés !—Maintenant le charme la pénétrait plus entièrement, et elle se disait : c'est le printemps ! car les oiseaux le chantent en traversant les mers, les vagues tissées d'argent le redisent à leur tour et l'écho le répète en tremblant... Oh ! le printemps !... et déjà, inclinant sa tête mignonne, une perle blanche scintillait sur ses frais pétales, déjà, sa joie était morte, elle n'avait plus de sourires !

Elle ne pouvait plus aimer son nid ignoré, puisque son délire était passé, sa retraite ne la captivait plus ; c'était la voix du souvenir qui lui murmurait de cruelles choses : l'heureux sort de ses sœurs appelées à embaumer les salons somptueux, les chambrettes virginales, les chaumières claires, les chapelles ensoleillées, et qui fièrement étaleraient leurs riches couleurs, en des groupes superbes. N'était-ce pas assez "de ne vivre qu'un jour" sans souffrir de l'abandon ?

et la blanche fleur répéta douloureusement : Triste destin !

Un ange, qui passait chargé de fils de la Vierge, entendit cette plainte amère et, laissant échapper un fil d'argent dans l'espace, enlaça la fleurette qui, ainsi attachée au ruban soyeux, s'envola dans une course aérienne jusqu'au palais d'azur, où heureuse privilégiée entre toutes les fleurs elle garda toujours sa beauté, son éclat, et reçut le nom gracieux de Fleurange.

HAUDE.

MONDANITÉS

Le cortège de la mariée se forme dans le salon de sa mère, c'est-à-dire qu'on présente à chaque dame le cavalier qui doit la conduire, qu'il s'agisse de se rendre à la mairie ou de se rendre à l'église. Au moment de monter dans les voitures (ou d'aller à pied), un parent proche appelle les couples pour leur faire prendre leur rang : la mariée et son père, le marié et sa mère, le père du marié avec la mère de la mariée. Les témoins ou les couples de garçons et de demoiselles d'honneur (je penche à placer ces couples avant les témoins et les dames qu'ils mènent). Puis les autres invités par rang d'ascendance, d'âge, d'intimité, car à l'encontre de ce qui se fait dans les circonstances ordinaires de la vie, à un mariage les plus proches par le sang, puis par le cœur, prennent place avant les étrangers éloignés.

C'est le même sentiment qui fait distribuer les places au festin de noces.

Il n'y a pas d'inconvenance à chanter au dessert du dîner de noces. Mais c'est contraire à l'élégance actuelle. Si l'on voulait s'en tenir à l'ancienne coutume, j'engagerais les convives à choisir dans le répertoire des "vieilles chansons de France" qui sont si jolies et pas prétentieuses du tout. Les airs d'opéra, chantés par des amateurs, ou des romances fades ne procureraient pas le même plaisir aux auditeurs... s'ils sont gens de goût. Il est recommandé d'éviter les chansons à allusions ou de tournure trop gauloise. Il vaut mieux que le marié et la mariée ne chantent pas, quels que soient leur talent et la beauté de leur voix.

A moins que beaux-frères et belles-sœurs ne se soient connus dès l'enfance et n'aient l'habitude de se tutoyer, ils font mieux d'employer le *vous* pour se parler.

\*\*\*

J'ai dit trop souvent quel est le rôle du garçon d'honneur pour revenir encore longuement sur le sujet. Le garçon d'honneur ne fait plus aucun cadeau à la demoiselle d'honneur, à peine quelques fleurs dont elle entoure sa bourse de quêteuse. Il offre sa main à la jeune fille pour effectuer avec elle la quête dans l'église. Ses autres devoirs sont ceux de tout homme ingambe et bien élevé, dans toute autre réunion mondaine ou familiale, à savoir qu'il est toujours prêt à rendre les légers services qu'on peut attendre de lui, et qu'il est prodigue de menues obligations.

\*\*\*

Quand on fait partie du cortège de la mariée, la grande toilette est de rigueur. Pour assister simplement à la bénédiction nuptiale, on porte sa plus élégante toilette de ville.

\*\*\*

A Paris, on n'offre quelque chose aux gens qui viennent vous voir dans la journée que s'ils se présentent au "Jour de Madame," où l'on sert du thé ou tout autre chose aux visiteurs (et encore cet usage tend-il à disparaître).

Si, dans le pays qu'on habite, c'est la coutume de faire prendre quelque chose aux personnes qui viennent vous annoncer un mariage, on fait bien de se conformer aux habitudes locales.

Tous les hommes se trompent : Les grands hommes reconnaissent qu'ils se sont trompés. — FORTENELLE.

LES FLEURS

"La fleur donne le miel ; elle est la fille du matin, le charme du Printemps, la source des parfums, la grâce des vierges, l'amour des poètes ; elle passe vite comme l'homme, mais elle rend doucement ses feuilles à la terre."

Chez les anciens, elle couronnait la coupe du banquet et les cheveux blancs du sage ; les premiers chrétiens en couvraient les martyrs et l'autel des Catacombes ; aujourd'hui, et en mémoire de ces antiques jours, nous la mettons dans nos temples.

Dans le monde, nous attribuons nos affections à ses couleurs : l'espérance à sa verdure, l'innocence à sa blancheur, la pudeur à ses teintes de rose. Il y a des nations entières où elle est l'interprète des sentiments, livre charmant qui ne renferme aucune erreur dangereuse, et ne garde que l'histoire fugitive des révolutions du cœur.

CHATEAUBRIAND.

Lamartine avait une belle collection de roses dans le jardin de son Chalet du Bois de Boulogne.

"Ce sont mes amies, disait-il ; je leur consacre tous les jours deux heures de soins ; regardez comme elles me sont reconnaissantes et quelles belles fleurs elles prodiguent à leur vieux jardinier." Puis étendant la main du côté du Château de la Muette, il ajoutait : "Certes, il y a chez Mme E..., un parc magnifique et des charmilles princières, mais je la défie bien d'avoir des roses comme les miennes."

Alfred de Musset avait une prédilection déclarée pour les Roses blanches.

Duranton, jurisconsulte, avait un culte pour la Rose et la Clématite. Un matin d'hiver, il arrive à son cours de l'Ecole de Droit.

"Messieurs, dit-il d'une voix pleine de tristesse, vous me voyez très affligé. Il a fait, cette nuit, un froid glacial, et mon pauvre rosier du Luxembourg est gelé. Je n'ai plus que ma clématite."

Charles Nodier avait la passion des fleurs. On ne pouvait feuilleter un de ses livres sans rencontrer quelque feuille desséchée, rose, menthe ou jasmin, ce qui faisait dire à Mme Ancelot : "Mon Dieu, que les livres de Nodier sentent bon !"

AU CIMETIÈRE

On lit dans le journal d'Eugénie de Guérin (7 avril 1838) :

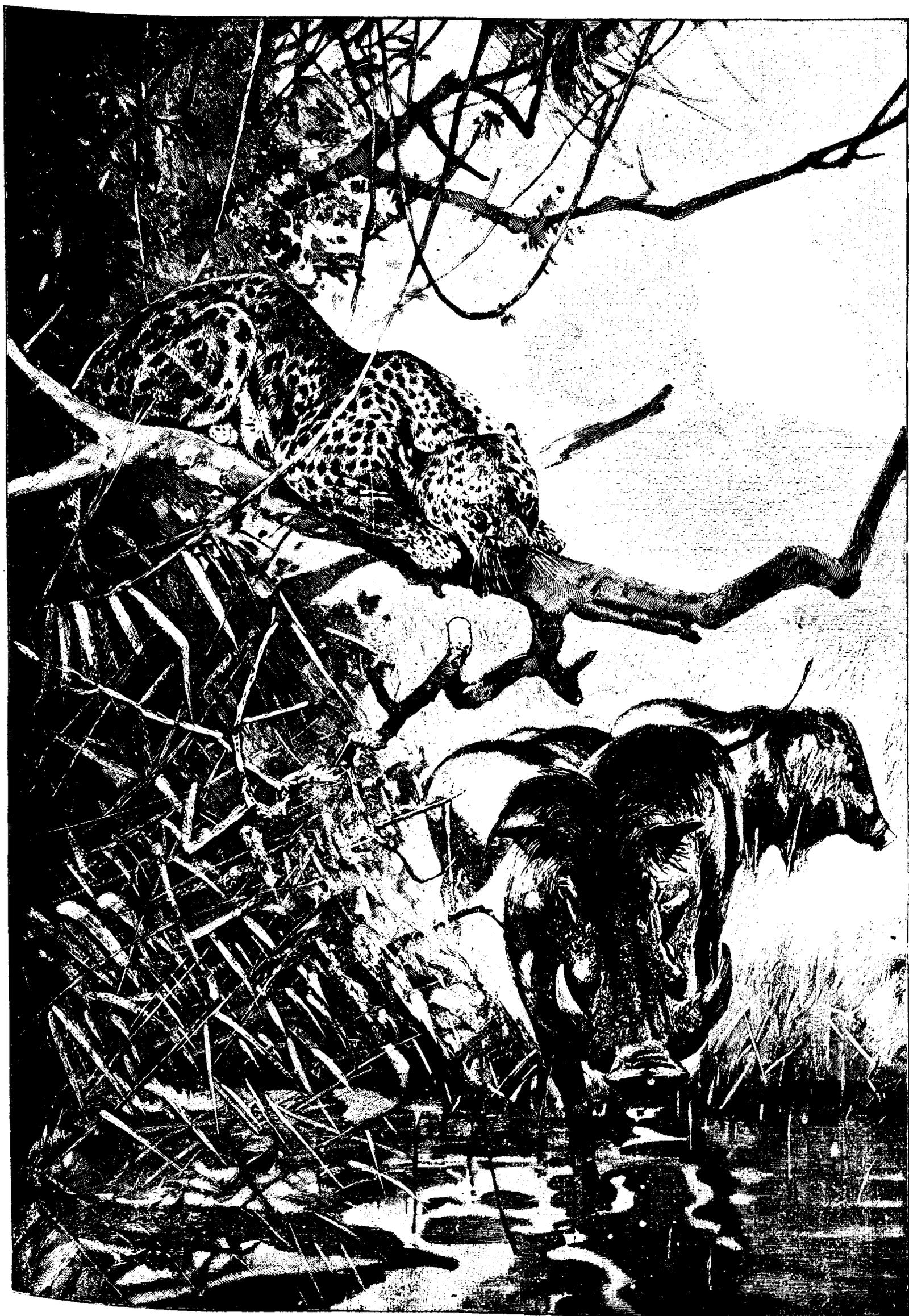
D'où diriez-vous que je viens, ma chère Marie ? Oh ! vous ne devinez pas : de me chauffer au soleil dans un cimetière. Lugubre foyer si l'on veut, mais où l'on se trouve au milieu de sa parenté. Là j'étais avec mon grand-père, des oncles, des aïeux, une foule de morts aimés. Il n'y manquait que ma mère qui, hélas ! repose un peu loin d'ici. Mais pourquoi me trouvais-je là ? Me croyez-vous amante des tombeaux ? Pas plus qu'une autre, ma chère. C'est que je suis allée me confesser ce matin ; et comme il y avait du monde, et que j'avais froid à l'église, je suis sortie et me suis assise au soleil dans le cimetière ; et là les réflexions sont venues, et les pensées vers l'autre monde et le compte qu'on rend à Dieu. Le bon livre d'examen qu'une tombe ! Comme on y lit des vérités, comme on y trouve des lumières ! Comme les illusions, les rêves de la vie s'y dissipent, et tous les enchantements ! Au sortir de là, le monde est jugé, on y tient moins.

Le pied sur une tombe, on tient moins à la terre

Il n'est pas de danseuse qui ne quittât sa robe de bal et sa guirlande de fleurs, pas de jeune fille qui n'oubliât sa beauté, personne qui ne revînt meilleur de cette terre des morts.



GUERRE DU TRANSVAAL. — La cavalerie boer



LES FAUVES DANS LES JUNGLES. — Léopard à l'affût

# FLORENCE

Légende historique du Canada, par Rodolphe Girard

Illustrations de Geo. Delfosse

## CHAPITRE I

### L'ASSAUT

Montréal, un soir de septembre.

Un ciel cobalt, un horizon pourpre et or.

Les vieilles maisons, assises comme de gros dogues. Sur la rue, des jeunes, des vieux, des beaux des laids. On flirt, on regarde, on flâne les deux mains dans les poches, le nez au vent.

Tous semblent heureux.

La nature humaine est ainsi faite. Un rien chasse le sourire de ses lèvres et lui tire des larmes. Un seul rayon de soleil la comble de joie, un ciel chargé de nuages lui donne l'envie de pleurer.

Soudain, à l'angle des rues Sainte-Catherine et de la Montagne, deux groupes de jeunes gens se rencontrent. Les poignées de mains s'échangent à la canadienne, avec cette force et cette chaleur que seuls connaissent ceux qui y mettent plus de cœur que de cérémonie.

—Bonjour, Albert, tu m'as l'air bien joyeux. Je parie que ta grande Bertha ne s'est pas montrée insensible à tes déclarations enflammées de Roméo.

—Allons donc, vieux disciple d'Hippocrate. Penses-tu qu'à ton illustre exemple je ne me sers de mon bistouri et de mon scalpel que pour déboucher les bouteilles ?

—Bien dit, s'écrie la bande avec force applaudissements ; ce petit Albert n'est pas si nigaud qu'il le paraît.

—Merci du compliment, messieurs.

—Mais qu'a donc Hubert ? dit Auguste, jeune étudiant en médecine qui, en dépit de ses écarts, promettait d'arracher beaucoup de victimes des embrassements par trop affectueux de la mort. Mais qu'a-t-il donc ? Ah ! voilà, j'y suis : son oncle en a encore pour dix ans à vivre, et... au revoir l'héritage !

Hubert Rolette, après de brillantes études chez les Sulpiciens, était entré comme journaliste à *La Minerve*. Là, il donnait libre carrière à ses talents d'écrivain, d'orateur et de patriote.

Hubert était un favori de la nature.

Très grand, maigre, presque un enfant par l'âge, vingt ans à peine, il ne passait nulle part inaperçu. Sa physionomie, dont une certaine teinte de mélancolie inspirait la sympathie, aurait, s'il eût été roi, relevé l'éclat du trône.

Un nez droit et énergique, des lèvres fines et expressives, toujours prêtes à laisser découler des flots d'éloquence, des yeux tantôt d'un brun velouté dans les caresses de l'amour, tantôt d'un noir de jais, d'où jaillissaient des éclairs, dans les moments d'humeur, une riche chevelure brune, séparée sur le côté de la tête, imberbe, voilà Hubert.

Au moral, le même enfant gâté. Une intelligence d'élite, de l'esprit plein les yeux, une bravoure à toute épreuve, et surtout un cœur de femme.

Moins bien favorisé sous le rapport de la fortune, de cette pénurie, cependant, il avait retiré une ressource qu'il n'aurait pas acquise au sein de l'opulence. Luttant tous les jours, dans le rude *struggle for life*, il s'était vu maître d'une énergie qu'il n'aurait pas eue à un si haut degré, possesseur d'une fortune qui donne le pain quotidien, sans en laisser apprécier la valeur.

—Allons, Hubert, dit Alfred Rapeau, tête légère.

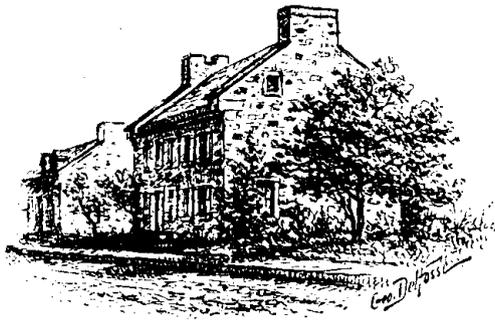
mais bon cœur, tu me sembles triste ce soir. Viens noyer ton chagrin dans un petit verre de vin. Si tu as des peines d'amour, je t'assure que cela aura pour toi le même effet que les eaux du Léthé.

—Merci, mon cher, je ne me sens pas bien ce soir, et je vous prie de m'excuser, mes amis. Bonsoir.

—Pauvres garçons, pensa Hubert, en les quittant ; comment peuvent-ils être si gais, alors que notre malheureuse patrie, que notre Canada souffre tant ?

Hubert aimait son pays d'un amour qu'il plaçait au-dessus de tout. Pour sa religion, sa patrie, ses coutumes et ses lois, il se fût laissé hacher en morceaux.

Et tout absorbé dans ses sombres pensées, inquiété par l'avenir menaçant, gros de nuages, il redoutait la tempête qu'il voyait poindre à l'horizon, comme le marin dont l'œil perçant sait distinguer le grain qui va mettre le ciel en feu et bouleverser les flots si calmes un instant auparavant.



Et la jeune fille désigne, sur la rue Notre-Dame, une massive maison en pierres.—Page 650, col. 3

A son insu, il a ralenti le pas. Soudain il sent une larme, qui un moment a perlé à sa paupière, tomber sur sa main. Revenu à lui-même, il lève la tête, et ne voit plus que quelques rares promeneurs.

Tous se hâtent de regagner leurs demeures.

Les ombres du soir descendent vite sur la terre à cette époque de l'année. Quelques étoiles font une à une leur apparition dans la ouate bleu-noir du ciel. Ce sont autant de reines rayonnantes de splendeur trônant au milieu des ténèbres de la nuit. Le vent se fait plus frais. Il secoue faiblement les branches grêlées des érables, qui allongent leurs rameaux comme des bras chargés d'un riche butin.

Le jeune homme presse le pas.

Tout à coup, au détour d'une rue noire comme un four, il a entendu un cri déchirant : " Au secours ! "

A cet appel suprême, Hubert, avec la rapidité du cerf qui franchit les montagnes poursuivi par le trait du chasseur, arrive à l'endroit d'où est parti ce cri désespéré. Et là, que voit-il ? Une jeune fille se débat sous l'étreinte passionnée d'un vaurien. Le jeune homme sent se décupler ses forces. Sous l'empire du courroux et de l'indignation, il saisit la brute par le cou, comme dans un étau, il le force à lâcher prise, et lui dit d'une voix qui imposerait silence à toute une populace ameutée :

—A genoux, âme vile, et fais tes excuses à cette jeune fille !

—Jamais !

—C'est ce que nous allons voir.

Et Hubert, dont le sang bouillonne dans les veines, prend le malfaiteur par les deux épaules et le force à plier sur ses genoux. Il lui crie encore une fois :

—Demande pardon, ou d'un coup de poing je t'en voie rejoindre tes pères.

Le chenapan eut peur. A la vue de la taille de son adversaire, de sa voix qui gronde comme un tonnerre, de ses yeux qui dardent sur son visage à barbe roussie et inculte ses prunelles enflammées, de ses mains qui le serrent à lui broyer les os, il ne se sent pas de force à lutter. Il baisse la tête, et dit d'une voix qui semble sortir du fond d'un sépulcre :

—Pardon !

—Maintenant, continue Hubert, disparaiss à mes yeux, et sois bien heureux d'en être quitte à si bon marché.

Le *tramp* ne se fait pas répéter deux fois l'ordre qui vient de lui être intimé. Il défile à travers le Champ-de-Mars. Il voudrait avoir les bottes du Petit Poucet. Certes, sur les cailloux et les verres cassés, il va déchirer les pieds que de vieilles savates, trouvées probablement dans le fond d'une ruelle, laissent à maints endroits en baillant comme des huîtres en temps de pluie.

Hubert se tourne alors vers la jeune fille pâle et les cheveux défaits. Elle n'a pu prononcer un mot durant cette scène, tant a été intense son émotion. Il lui dit avec une douceur engageante :

—Mademoiselle, permettez-moi de vous accompagner, de peur qu'il ne vous arrive quelque nouveau malheur !

La jeune fille lève les yeux sur Hubert et lit sur sa figure, franche et ouverte, l'honnêteté et la bravoure d'un preux chevalier. Elle s'appuie sur le bras qu'il lui offre et lui dit avec un timbre dans la voix et un regard dans les yeux que seuls connaissent les femmes :

—Merci, monsieur.

Hubert est tout bouleversé.

Fier de cette jeune vierge qui s'abandonne à lui avec tant de sécurité, qu'il sent toute palpitation appuyée sur son bras, il eût pour la défendre défié le mortier maudit braqué sur sa poitrine.

Pendant quelques instants, tous deux, agités de sentiments divers, marchent en silence. Hubert songe aux bizarreries du sort qui rapproche ainsi d'un coup deux êtres qui, auparavant, ne se connaissaient pas. Bizarreries qui donnent à l'un d'eux un droit de protection sur l'autre, droit qui eût été criminel en tout autre circonstance, mais qui, maintenant, devient un devoir sacré.

Œuvre sublime du Christ qui, en venant sur la terre, a brisé les liens qui retenaient la femme captive dans un honteux esclavage et en a fait d'une chose que l'on possède, un être que l'on doit vénérer à l'égal d'une chose sainte. Ne fût-ce que pour le martyre que lui coûte la naissance de l'enfant qu'elle donne à son pays ou qu'elle rend à son Dieu !

Hubert contemple à la lueur d'un reverbère cette figure si douce, si belle, avec ses grands yeux qui passent du gris au violet et du violet au gris. Sur son front pur et poli comme un marbre de carare, jouent les nièches folles d'un blond fauve qui sortent rebelles de sa coiffe. La bouche voluptueuse et rouge comme les serises de nos bois, et un peu relevée au coin des lèvres, lui donne un air mutin et moqueur. Un peu fort, mais bien dessiné, le nez indique de sa volonté, beaucoup de volonté. Son buste souple et bien modelé, un peu court, est fait pour captiver les yeux les plus pudiques. Il se détache de cette jeune fille un mélange de décision et de douceur, de fierté et d'humilité, de gaieté et de mélancolie, de virilité et de grâce, de naïveté et de profondeur, qui étonne, attire et subjugué. Pour la première fois, il se glisse dans le cœur du jeune homme, un sentiment qu'il a refusé de reconnaître jusqu'alors.

—Demeurez-vous loin ? demande Hubert, pour rompre le silence.

—Oh ! tout près !

Et la jeune fille désigne sur la rue Notre-Dame, une massive maison en pierres, une de ces vieilles vieilles maisons à larges cheminées que nous vénérons aujourd'hui comme les rares reliques d'un glorieux passé. Le pied de ses murs étaient enfoui sous les fleurs et les plantes grimpantes. Un vrai nid !

—Comment, déjà ?

MONUMENT NATIONAL

—Mais oui. Que je vous suis reconnaissante, monsieur, de ce que vous avez fait pour moi !

—Oh ! n'en parlez pas, mademoiselle, de grâce. Je suis amplement récompensé par ces trop courts instants, pendant lesquels j'ai eu l'honneur de vous accompagner.

—Est-ce toi, Florence ?

Levant la tête, Hubert voit émergeant prudemment de la fenêtre un chef couronné d'un bonnet de nuit blanc, gigantesque. Tant de blancheur dans les ténèbres ! Un réel fantôme.

—Oui, père. Au revoir, monsieur.

Elle tend à Hubert une main blanche, mignonne, une main de sainte Cécile, qu'il baise avec respect.

—Au revoir, mademoiselle, reprend-il, avec un accent étrange.

Il disparaît dans les rues tortueuses et mal éclairées, au point du tout. On dirait des serpents éventrés se tordant en mille contorsions d'atroces souffrances.

Tout le long du chemin, une image enchanteresse, irrésistible, l'obsède. Il veut la chasser et ne le veut pas. Enfin, il se laisse bercer par cette vision vaporeuse. Les propos flatteurs des jeunes citoyennes à son égard ont toujours, comme l'eau du torrent sur le rocher, passé sans le mordre. Il a toujours eu, contre leurs traits acérés et enviables, un cœur entouré d'un triple airain. Mais ce soir d'automne, Hubert s'aperçoit qu'il a été touché.

Il aime, donc il souffrira.

(A suivre)

*Un Roman Parisien ou Repentir et Paraton*, grand drame en 5 actes par Octave Feuillet, telle est la pièce qu'on nous promet pour jeudi le 1er février. Le titre de la pièce et le nom de l'auteur nous semblent devoir attirer un public nombreux. Surtout si nous ajoutons que la distribution sera très forte et que la pièce est bien sue. Bref, nous sommes d'avis que ceux de nos lecteurs qui n'ont pas encore assisté aux soirées de famille, devraient assister à celle-là. Ils en seront satisfaits, nous en sommes certains et ils désireront y retourner. Encourageons notre théâtre national, applaudissons nos acteurs canadiens.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

*Salade de poulet.*—Dépecer deux poulets froids. Mettre les membres dans un plat et assaisonner comme une salade en y ajoutant des cornichons, betteraves rouges, câpres et quartiers d'œufs durs.

*Potage à la flamande.*—Mettez dans de l'eau moitié navets et moitié pommes de terre coupés par tranches, 2 croûtes de pain, poivre, sel, faites bouillir et cuire, passez à la passoire ; faites faire un bouillon et ajoutez une forte poignée de cerfeuil haché, du beurre, et servez.

*Petite truite à la genevoise.*—Faites cuire au court bouillon. Mettez à la casserole un morceau de beurre

avec champignons, persil et échalotes hachés. Lorsque ces fines herbes sont revenues un instant sur le feu, ajoutez une croûte de pain cuite dans le court bouillon et passée en purée ; délayez avec du court bouillon passé au tamis. Egouttez la truite et servez la sauce.

*Pudding au chocolat.*—Prenez un quart de biscuits à la cuillère que vous disposez autour d'un moule. Faites fondre trois tablettes de chocolat dans aussi peu d'eau que possible ; d'un autre côté trois jaunes d'œufs avec une demi-cuillerée de sucre par jaune, et battez les blancs en neige. Mêlez le tout et versez dans le moule. Ce pudding se sert entouré de crème fouettée ou de crème à la vanille.

JEUX ET AMUSEMENTS

CHARADE

Au bal, au jardin, on voit le premier :  
Près de Saint-Omer, canton, le dernier ;  
Triple chapelet formera l'entier.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE N° 821

Anagramme.—Citron. Criton.

Comble.—Le comble de l'élégance, pour un chasseur, est d'ajuster le nœud de sa cravate.

Enigme.—Age.

Coquilles amusantes.—No 1. Oiseaux. Couvent.

Dans. Bois.—No 2. Achever. Livre. Lois.—No 3.

Regardé. Bête. Loupe.—No 4. Lucre. Hommes.—

No 5. Manger. Gâteau. Garder.

CHOSSES ET AUTRES

—La session du parlement fédéral s'ouvrira le premier février.

—La France donne l'hospitalité à 1,130,211 étrangers ; il n'y a que 517,000 français au dehors.

—En Australie il n'y a aucune ville qui n'exploite pas elle-même le service de son aqueduc.

—L'ordre des trappistes fut fondé à Cîteaux, dans le Perche, en 1140, par le sire de Rotrou, comte du Perche.

—Aux noces suédoises, dans les classes ordinaires, le mari porte un fouet en signe de son autorité dans le cercle domestique.

—M. Krüger et tous les fonctionnaires du Transvaal viennent d'abandonner 85 pour cent de leurs traitements pour subvenir aux frais de la guerre.

—Le comte d'Avà, fils aîné du marquis Lord Dufferin, ancien gouverneur général du Canada, est mort à Ladysmith des blessures qu'il a reçues pendant l'assaut.

—Nous allons recevoir la visite de maître Labori, l'éminent avocat de Paris, qui a défendu Dreyfus. Il doit venir donner des conférences dans les Etats-Unis et le Canada.

—Les premiers Monastères de la chrétienté sont ceux de Saint-Antoine et de Saint-Paul, près du Caire, en face du mont Sinai, qui furent occupés par des moines schismatiques coptes de l'hérésie de Dioscore.

—Accoutumez vos enfants et vos serviteurs à être vifs lorsqu'ils travaillent. C'est leur rendre service que de leur faire contracter cette habitude. Il y a des personnes qui restent pauvres toute leur vie parce qu'elles sont trop lentes dans leur travail.

—Les exportations de beurre ont rapporté, cette année, \$5,998,000, soit une augmentation de \$2,000,000 en chiffres ronds, tandis que l'année dernière ne montrait que \$610,000 d'augmentation par rapport à l'année précédente.

—Un lunch officiel en Chine renferme 126 plats ou mets différents ; il n'est pas officiel sans cela !

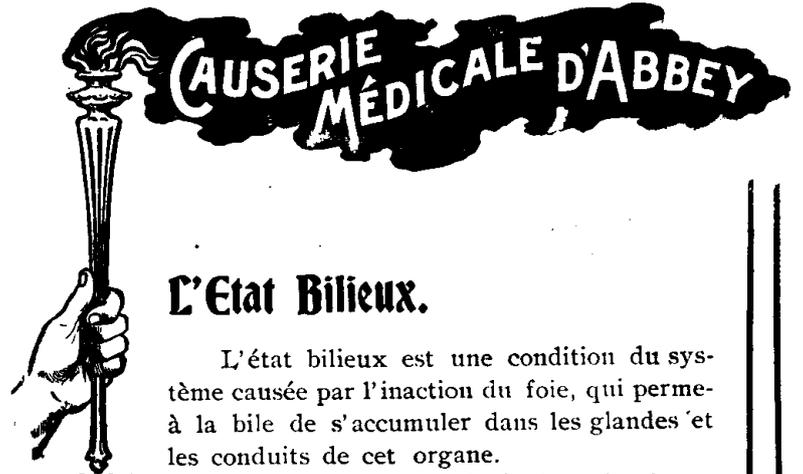
—Trois grands événements à noter durant le siècle qui s'éteint : L'ouverture du canal de Suez, 17 novembre 1869. La pose du premier câble télégraphique sous marin, août 1837. Inauguration du premier convoi de chemin de fer, 27 septembre 1825.

—Au commencement de 1900 un chroniqueur a dit qu'une seule chose ne changerait pas durant cette année encore, c'était la disposition des femmes volages qui vous jurent de mourir pour vous avant le mariage, quand elles n'ont pas le souci de coudre un bouton de culotte pour leur mari après le mariage. A vous célibataires, de vous tenir contre ces écorcheuses de sentiments... en jupon.

**TOUR DU MONDE.**—Journal des voyages et des voyageurs.—Sommaire du No 2 (13 janvier 1900) : Aragon et Valence, par Mme Jane Dieulafoy ; Le passé, le présent et l'avenir de l'île de Seï ; Le capitaine Sverdrup au Groënland, par C. Rabot ; Le thé de Formose ; La faune obscuriole, par H. Coupin ; Le canal deux mers ; De l'Atlantique à la Méditerranée ; Son double avantage commercial et militaire ; L'Exposition coloniale : Le "Cecil-Rhodes" le premier vapeur du lac Tanganyika ; L'armée autour du monde : Russie : Formation de corps d'armée au caucase et au Turkestan ; Allemagne : Mise en essai de mitrailleuses dans les bataillons de chasseurs ; Le nouveau camp d'instruction de Biedusko ; Angleterre : Observations sur l'emploi de l'artillerie ; La cordite.

Abonnements : Union-Postale : Un an, 28 fr. Six mois, 15 fr. Le numéro : 50 centimes. En vente chez Fauchille, 1712, rue Sainte-Catherine.

**LE MONDE MODERNE** Grande Revue mensuelle, Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander, 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement : un an \$4.00 ; six mois \$2.50 ; trois mois \$1.20 ; un numéro, 30 cts. En vente à la librairie Fauchille.



L'Etat Bilieux.

L'état bilieux est une condition du système causée par l'inaction du foie, qui permet à la bile de s'accumuler dans les glandes et les conduits de cet organe.

Bientôt la bile est rejetée dans les intestins en grandes quantités, mais il y en a une partie qui est repoussée dans l'estomac. Ordinairement ceci cause de violents maux de tête que l'on ressent dans les yeux et les tempes, et finalement, des nausées et des vomissements qui, fréquemment, sont suivies d'une diarrhée bilieuse.

Une cuillerée à thé d'Abbey's Effervescent Salt dans un verre d'eau (non glacée), soir et matin, stimule les glandes peptiques de l'estomac et augmente la contraction de ses muscles, de haut en bas. Cette action est communiquée aux intestins, augmente le flux du jus intestinal et stimule les conduits du foie à rejeter la bile quand elle est chassée en bas par l'action laxative du Sel.

Toute personne sujette à l'état bilieux ou au mal de tête bilieux se soulagera et se guérira en faisant usage d'Abbey's Effervescent Salt.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS.

Prix, 60c la grande bouteille. Flacon d'essai, 25c.

## RENSEIGNEMENTS DIVERS

## Cerveaux de pochards

Un médecin vient de faire une curieuse découverte. Il paraît que le cerveau d'un homme mort du *delirium tremens* contient du gaz alcoolique.

Une petite ouverture pratiquée sur le crâne du défunt laisse échapper une matière gazeuse, qui, si on y met le feu, donne une lumière pâle et bleuâtre analogue à la flamme du punch. Et voilà comme on peut être illuminé après sa mort !...

## Etre tiré à quatre épingles

Cette façon de s'exprimer vient certainement de l'époque où les femmes portaient des fichus dits mouchoirs de cou.

Ce fichu, ployé sur lui-même, devenait de cette façon triangulaire. Il avait une de ses pointes dans le dos et les deux autres croisées sur la poitrine ou vers la ceinture.

Or, comme la bonne tenue de ce fichu exigeait qu'il fût bien tendu sur le buste, cette tension était obtenue à l'aide de quatre épingles placées l'une à la pointe, dans le milieu du dos, deux autres pour l'assujettir sur chaque épaule, et la dernière pour le tenir croisé sur la poitrine.

## Le czar Nicolas en tramway

Un jeune lieutenant, en garnison à Pétersbourg, avait traversé la capitale en tramway. Ses camarades furent consternés. Ils appelèrent manque de tenue un acte qui avait pour cause fondamentale le manque d'argent.

Mais l'incident qu'on croyait clos, vint alors aux oreilles du czar qui jugea l'occasion bonne de donner une leçon aux officiers dont il réprovait depuis longtemps les habitudes dépensières. Il monta dans le tramway et n'en descendit qu'aux portes de la caserne.

—Messieurs, dit-il aux officiers supérieurs accourus à sa rencontre, j'entends dire qu'il n'est pas convenable qu'un officier monte dans le tramway. Je suis votre colonel et je viens du palais en "tram". Allez-vous exiger ma démission ?

Il est de bon goût, maintenant, parmi les officiers, de prendre l'omnibus pour aller en ville.

## Le plus long jour

Il est très important, quand nous parlons du plus long jour de l'année, de dire de quelle partie du monde nous parlons ; la liste suivante donne la longueur du plus long jour dans plusieurs villes :

A Stockholm, le plus long jour dure 13½ heures.

Dans le Spitzberg, il dure 3½ mois.

A Londres et à Brême il dure 16½ heures.

A Hambourg et à Dantzig, il dure 17 heures.

A Saint-Pétersbourg et à Tobolsk, Sibérie, le plus long jour dure 19 heures et le plus court 5 heures.

A Tornea, Finlande, le 21 juin apporte un jour qui dure presque 22 heures, et le jour de Noël ne dure que trois heures.

A New-York, le plus long jour dure 15 heures et à Montréal 16.

A Verdac, Norvège, le plus long jour dure du 21 mai au 22 juillet, sans interruption.

## Une secte curieuse

La prédiction de la fin du monde a provoqué maintes manifestations extravagantes sur les divers points du globe. En Russie il existe une secte dont les membres s'appellent les *Frères et sœurs de la mort rouge*. Lorsqu'un des membres a gagné à la cause douze adhérents, il a conquis le droit de mourir, ou comme ils disent : *d'entrer dans la vie*. En apprenant que la fin du monde approchait, les *Frères de la mort rouge* résolurent de devancer l'heure de la Providence. Huit cents d'entre eux s'engagèrent par serment à mourir. Ils devaient s'enfermer dans leurs maisons et

y mettre le feu. La police russe fut avertie de la conjuration. Elle fit aussitôt garder militairement les demeures des conjurés. Elle les soumit eux-mêmes à une enquête étroite. Au cours de cette enquête, elle découvrit deux cimetières secrets, qui contenaient les restes de cent quatre suicidés.

Il est difficile de pousser plus loin la fanatisme.

## Les ménages heureux sont-ils donc rares ?

Dans une petite ville d'Angleterre, c'était jadis la coutume de décerner chaque année un prix au ménage qui semblait le plus heureux. Cette année on a voulu revenir à cet usage. Il y a huit cents ménages dans la ville ; quarante-cinq se firent inscrire pour concourir. Le jury en élimina quarante-trois. Sur les deux qui restaient on en choisit un. Dès que le magistrat municipal eut proclamé le nom des fortunés époux et les eut invités à venir recevoir la récompense décernée à leurs vertus domestiques, on vit la femme, une vieille commère déjà mûre, grimper les degrés de l'estrade où siégeaient les autorités et s'écrier à leur grand effroi :

—Enfin ! voilà donc la juste récompense de vingt années de patience et de résignation !

En entendant ces paroles accusatrices, le mari, qui avait emboîté le pas derrière sa moitié, devint rouge comme une tomate, puis pâle comme le plastron de sa chemise des dimanches, et lançant un formidable juron, leva sur sa moitié un poing tellement menaçant que les assistants s'empresèrent de les séparer. De prix, il n'y en eut point, bien entendu, et le plus parfait ménage de la cité fut reconduit à son domicile entre deux *policemen*.

## L'empereur César Auguste

Le titre d'*Imperator* était décerné par les légions romaines, sur le champ de bataille, à leur général vainqueur et le Sénat le confirmait ; mais le vainqueur déposait ce titre, ainsi que l'*Imperium*, ou commandement suprême de l'armée, après les honneurs du Triomphe à Rome.

César fut le premier qui, par décret du Sénat, fut Empereur à vie.

Octave, son fils adoptif et son successeur, se fit décerner à son tour par le Sénat le nom d'*Imperator*.

Ce n'était plus le simple titre d'honneur des anciens chefs d'armée, c'était une charge nouvelle qui conférait le commandement suprême des légions romaines.

Le nom de *César* devint le titre des onze empereurs romains qui régnèrent après lui, bien que les six derniers des douze Césars fussent étrangers à sa famille. Ce titre était donné aux héritiers présomptifs de l'Empire. Cet usage devint la règle à partir de Dioclétien, et depuis, les Empereurs prirent le titre d'*Auguste*, qu'on ne donnait qu'aux Dieux.

## Le fermier généreux

Par un jour de l'hiver 1777, un fermier des environs de Mullet regagnait sa demeure avec un sac de farine qu'il avait fait moudre au moulin. Il traversait le bois au pas lent de son gros cheval de labour, quand un homme du village, qui semblait guetter son passage, s'élança vers lui, le bâton levé :

—Donne-moi ta farine ! s'écrie-t-il.

Le fermier qui était très vigoureux, sautant à bas de son cheval, saisit le voleur à la gorge et le terrassa.

—Je pourrais t'assommer, maintenant, lui dit-il.

—Eh bien ! répond l'autre, assomme-moi ou donne-moi ta farine, car à la maison ma femme et mes enfants meurent de faim.

—Vous mourez de faim chez vous, alors c'est une autre affaire, déclare le fermier. Prends le sac, je t'en fais présent.

Il l'aide à le mettre sur ses épaules et continue son chemin.

A son arrivée à la ferme sa femme est tout étonnée de ne pas voir de farine. Où est le sac ? Alors le fermier raconte l'histoire, et sa femme, émue, s'écrie :

—Oh ! les pauvres gens, ils ne pourront jamais attendre que la farine soit convertie en pain !

Elle prend une miche dorée, qu'elle met sous son tablier, et va la porter à la famille du pauvre homme qui la couvre de remerciements.

Nous ne pouvons jamais goûter le repos. Au moment où croyons en jouir, un ennemi nous est donné pour exercer notre patience. —GÆTHE.

## DROIT AU BUT



—Pour deux sous de poudre insecticide.

—Les voulez-vous dans une boîte ou dans du papier ?

—Oh ! inutile, jetez-les donc tout de suite là-dedans.

**LE RETOUR A LA SANTE**

Avec quelle joie, lorsqu'on a été sur le point de dire adieu à la vie, ne salue-t-on pas le retour à la santé ! Toutes les douleurs que le malade a endurées, toutes les heures de désespoir qu'il a dû passer, sont évanouies, oubliées et l'heureux convalescent ne songe plus qu'au bonheur de vivre et à jouir de l'existence aussi longtemps que possible. Tels sont les sentiments qui animent les personnes du beau sexe, qui, après avoir longtemps et douloureusement souffert de cette terrible maladie le "Beau Mal", ont pu échapper à la mort qui les guettait, grâce au "Régulateur de la Santé de la Femme" et aux "Female Plasters" du Dr J. Larivière. Ces spécifiques sans pareils sont vendus dans toutes les bonnes pharmacies. Ecrivez au DR J. LARIVIERE, Manville, R. I. pour avoir sa liste de questions secrètes.

**ABATTEMENT**

L'abattement que les femmes, les jeunes filles et les enfants ressentent souvent après un léger exercice, une promenade de courte durée, constitue un symptôme de faiblesse de sang. On observe le même phénomène pendant la convalescence, à la suite des fièvres et d'autres maladies. Les pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard feront disparaître cette sensation pénible. Ces pilules se vendent à raison de 50c la boîte, trois pour \$1.25 et seront envoyées par la maille, soit aux Etats-Unis ou au Canada, sur réception du montant en s'adressant à la Pharmacie Baridon, Montréal.

**PARTOUT ON FAIT L'ELOGE DU "BROMA"**

Le meilleur tonique connu pour les maladies du sang et des nerfs. Faiblesse générale, Constipation, Boutons, Clous,

Eczéma, Anémie, douleurs dans les régions du Foie, etc.  
Le "BROMA" est encore un tonique supérieur pour les femmes relevant de maladie, les jeunes filles faibles et énerchées, les enfants rachitiques et sans vigueur.  
Demandez-le à votre marchand de remèdes.



**THE "BEST" LAMPES A GASOLINE**  
La lumière la plus économique, la plus puissante du monde.  
Fait et brûle son propre gaz. Les lampes sont portatives. Pas besoin de tuyaux, de fils ou de machines à gaz. Une lumière parfaitement blanche, régulière, puissante, et acceptée par toutes les assurances.  
**100 Chandelles 20 heures pour 5 cts.**

Pas de mèches à arranger, pas de fumée, pas d'odeur. Pas de cheminées à nettoyer. Eclairage supérieur à l'électricité, l'acétylène, ou l'huile de charbon.  
L'économie de l'éclairage sauve le prix des lampes en trois mois.



**The Jones Umbrella "Roof"**



**Recouvrez votre Parapluie**  
Ne jetez pas votre vieux parapluie; renouvelez la couverture pour \$1.—ceci ne prend qu'une minute.—Pas de couture. L'homme maladroit y réussit aussi vite que la femme habile.

**Dix Jours d'Essai Gratuits.** Envoyez-nous \$1 et nous vous expédierons par la poste, FRANCO, une couverture en "Soie Croisée Union," une "Couverture Ajustable," de 28 pouces \$1.25; 30 pcs. \$1.50. Si la couverture ne vous convient pas, retournez-la A NOS FRAIS et votre argent vous sera rendu par la poste. Pas de questions.

**QUOI FAIRE**—Prenez la mesure en pouces de votre vieux parapluie. Comptez le nombre des baleines extérieures. Mentionnez si le manche est en bois ou en acier. Instructions complètes envoyées avec chaque couverture. Notre liste spéciale de prix sur différentes grandeurs et qualités envoyée sur demande. Demandez notre brochure: UMBRELLA ECONOMY, expédiée gratis. Votre couverture de parapluie étant hors d'usage, vous serez content de savoir ceci.  
**THE JONES-MULLEN CO., 396-398 Broadway, New-York.**

**"BROMA"**

**TONIQUE PUISSANT ET ENERGIQUE**

*Guérison éclatante à Saint-Romuald, Comté de Lévis.*

*Une jeune enfant guérie de Faiblesse extrême.*

Madame Barbeau, de St Romuald, comté de Lévis, nous écrit que sa petite fille, Marie-Louise, souffrait depuis longtemps de faiblesse générale, d'épuisement nerveux. Elle se plaignait souvent de vives douleurs, tantôt à la tête, d'autres fois dans le dos, les épaules ou la poitrine. Son appétit était pauvre, ses digestions pénibles, son sommeil peu réparateur. J'avais consulté plusieurs fois le médecin qui m'avait invariablement répondu que mon enfant souffrait d'épuisement nerveux, faiblesse générale, qu'il fallait y prendre garde; lui donner de bons toniques et un exercice modéré au grand air. Lui ayant demandé un jour quel était le meilleur ton que pour son cas, il me répondit de lui faire prendre le BROMA, que

ce tonique était excellent. Je me hâtai d'en faire venir une bouteille de la pharmacie; dès le même jour, je commençai à lui en donner. Je m'aperçus bien vite que ma petite fille prenait des forces. J'étais heureuse de la voir revenir à la vie. Je continuai à lui faire prendre du BROMA pendant un certain temps. Cette excellente préparation eut pour effet de rendre mon enfant forte et vigoureuse.

Depuis cette époque, Marie-Louise s'est toujours bien portée; grandissant forte et heureuse. Reconnaissance à ce tonique incomparable.

**SE VEND PARTOUT.**

**Trestler, Globensky & Martel,**  
...DENTISTES...  
No 1920, rue Ste-Catherine,  
Montréal

**Monuments Funéraires**  
En Marbre et Granit. -- --  
Ouvrages de Bâtisses et de Cimetières.—Tous Genres. -- --  
**J. Brunet, Côte des Neiges**  
Propriétaire de Carrières de Granit Rouge, Rose et Gris.

**Embellissez votre teint.**

Rien de plus facile que d'avoir un teint clair et rosé. Il suffit de prendre chaque matin un verre d'**Eau Minérale RADNOR** qui purge le système de ses impuretés et donne au visage ce teint qui respire la santé et la force. **L'Eau Minérale RADNOR** n'est pas un remède, c'est un bruvage exquis, pétillant comme le champagne, réconfortant au possible et absolument inoffensif dans tous les cas; avec cette boisson, l'enfant grandit plein de santé, la personne bien se porte mieux, le malade se guérit et le vieillard y trouve un regain de jeunesse.

**Hémorroïdes**  
N'oubliez pas que le seul remède infailible à la guérison et la cure permanente des Hémorroïdes c'est  
**Le Célèbre Onguent Anti-Asaphe**  
Du Prof. N. CODERRE  
**191 RUE BEAUDRY**  
Prix 50c et \$1.00. **ESSAYEZ-LE.**

**MON JOURNAL,** Recueil hebdomadaire 12 ans, illustré de gravures en noir et en couleur, paraît tous les samedis. Le numéro, cinq centimes. Abonnements: Union postale, un an 10 fr., six mois 5 fr. 50. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Librairie Hachette & Cie, 79 boulevard Saint-Germain Paris.

**JOURNAL DE LA JEUNESSE,** Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro: quarante centimes. Abonnements: Union postale un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

**CHOSSES ET AUTRES**

—Les dentelles vont être de mode pour les costumes de dames, il y en aura sur les jupes et les corsages ; les cols seront également en dentelles. Les dames porteront la cravate en mousseline avec bouts flottants.

—Les Boers sont gens prudents et avisés. Ils expulsent les Juifs du Transvaal. C'est la destinée de la race maudite d'être chassée de partout. Partout où elle est, elle sème la ruine, le désordre et la mort. Les Juifs étaient allés au Transvaal sous prétexte de le défendre. Les Boers suffirent à la défense de leur pays. Et ils chassent les Juifs.

—Les jupes plates ont soulevé beaucoup de contradicteurs ; quelques femmes ont protesté, d'autres ont accepté avec acclamation. Ces dernières conservent leurs jupes plates cet hiver encore, se contentant de les garnir seulement du bas. Mais le dernier cri, le triomphe certain de la mode hivernale, est aux jupes plissées. Les unes se coupent en forme, de façon à n'avoir à la taille que très peu d'ampleur ; ampleur atténuée par des plis que l'on pique à la machine, et que l'on coupe intérieurement pour avoir moins d'étoffe.

**PENSEE EFFRAYANTE**

Que de cas mortels de consommation se sont produits qui auraient pu être évités avec le *Baume Rhumal*.

**LECTURES POUR TOUS**

L'actualité n'est pas l'unique souci de cette Revue extraordinaire, les *Lectures pour Tous*, publiée par la librairie Hachette et Cie. Elle fait aussi une large part aux œuvres d'imagination, dramatiques ou divertissantes, aux arts, aux sciences, envisagés sous leurs plus attrayants aspects ; en un mot à tout ce qui peut nous intéresser, nous émouvoir, ou satisfaire, par de nombreuses illustrations, notre curiosité toujours en éveil. On en jugera par ce sommaire du numéro de janvier.

S. M. François-Joseph, Empereur d'Autriche ; L'Amé des Fleurs, les Parfums ; Les Vendanges, Fêtes de l'Art et de la Gaité ; Une Histoire de Brigands ; Sur les Pontons espagnols, Souvenirs d'un Prisonnier de guerre en 1808 ; Les Mystères du Théâtre, Comment on monte un opéra ; Au Pays de l'Or, Le Transvaal, Etrangers contre Nationaux ; Les Vertus de l'Annonce ; Le Fakir, roman.

En vente chez Fauchille, 1712, rue Sainte-Catherine.

**UNE PROPHECIE**

Sans être grand prophète, on peut dire ceci : Le XXIème siècle saura gré au XIXème siècle de lui avoir transmis le *Baume Rhumal*.

**GUERIT LE RHUME EN UN JOUR.**

Prenez les LAXATIVE BROMO QUININE TABLETS. Tout pharmacien vous remettra votre argent si elles ne guérissent pas. 25 cts. La signature E. W. Grove's, sur chaque boîte.

**La Grande Librairie Fauchille**

172 rue Sainte-Catherine.

Cette importante maison, vient de recevoir une consignment de tous les grands **ALMANACHES FRANÇAIS**, qui surpassent tout ce qui a été importé en ce genre à Montréal depuis longtemps.

La maison Fauchille est en correspondance directe avec toutes les principales maisons de France et de Belgique.

**Almanachs ! Almanachs !**

Voici quelques-uns des prix de ces Almanachs : Hachette, 40c, 60c, 90c, et \$1.15 ; du Drapeau, 40c, (par la poste 45c) 60c, et 90c. L'on y trouve aussi les Almanachs Vermot et Dupont. Les commandes par la poste sont promptement remplies.

L'Almanach Illustré, 100 gravures ; aussi les Almanachs, des Devinettes pour rire, des Calambourgs, des Songes, du Magicien, des Salons, de la Bonne Cuisine, de la Politesse Française, du Farceur, des Gasconnades, des Jeux de Société, etc.

15 cents chaque et 17 cents par la poste.

**PEUT DEVENIR GRAVE**

Les personnes qui abusent de leurs forces, finissent à un moment donné, par tomber malades, épuisées, incapables de moindre effort. Cet état qui à la longue, peut devenir très grave, exige un traitement, d'ailleurs très facile à suivre sans rien changer à son régime ni à ses occupations ordinaires. Nous voulons parler des Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard expérimentées avec grand succès par les grands médecins du monde et qui ont pour effet de reconstruire et de renforcer les personnes faibles. Ces pilules se vendent 50c la boîte, trois pour \$1.25 et seront envoyées par la malle sur réception du montant soit aux Etats-Unis ou au Canada, en s'adressant à la Pharmacie Baridon, Montréal.

**POURQUOI ?**

Pourquoi le Vin des Carmes est-il si recherché des malades et des convalescents ? C'est bien simple : avant de le mettre sur le marché ses propriétaires ont commencé par le soumettre aux médecins. Partout où pénètre le Vin des Carmes, à Montréal comme ailleurs, c'est ainsi qu'il procède. C'est avant tout un tonique précieux.

**PLUS D'ASTHME**  
Oppression, Catarrhe,  
PAR LES  
**CIGARETTES CLÉRY**  
et la **POUDRE CLÉRY**  
Ont obtenu les plus hautes récompenses  
Gros : **Dr CLÉRY à Marseille (France)**  
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

**HOTEL ST. JAMES**

THEO. LANCTOT, Prop.

VIS-A-VIS LE G.T.R. KT PRES DU C.P.R. L'hôtel le plus moderne et le plus honnêtement conduit du pays. Confort parfait et à prix populaires.

**HOMMES FAIBLES**

jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.  
**PASTILLES du JEAN**

\$1.00 le flacon. Par la malle, cacheté, franc de port  
Seuls dépositaires : **Cie Médicale du Dr. Jean**  
Adressez : B. Poste Boîte 187, Montréal, Can

En vente chez A. DECARY, coin Saint-Catherine et Saint-Denis ; B.-E. McGale, 2123 Notre-Dame ; C.-O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth ; Jos. Contant, 1475 Notre Dame.

La demande croissante pour le

**Pin Rouge**

DU SUD

du Dr HARVEY

démontre que ceux qui s'en servent, ont dit à leurs amis comment ils ont senti un

**SOULAGEMENT IMMEDIAT**

de

**Toux très obstinés**

et cela sans déranger la digestion.

Bouteilles, bonne mesure, 25c.

CIE DE MEDECINE HARVEY

424 RUE ST-PAUL, MONTREAL.

**Henry Morgan & Co.**  
Square Phillips, - - Montréal.  
La vente à bon marché se continuera jusqu'à la fin de janvier. Les mêmes escomptes de **10 à 50 pour cent** et d'autres plus élevés sont offerts. Les gros escomptes donnés et la haute classe de marchandises offertes rendent tous commentaires inutiles. Le public est invité à voir et à juger par lui-même.  
**A noter** :—En plus de ces escomptes, le 5% pour achats d'une piastre et plus, au comptant, est toujours donné. Commandes par la malle exécutées promptement. Echantillons envoyés sur demande.  
**Henry Morgan & Co., Montréal.**

**Confiance**

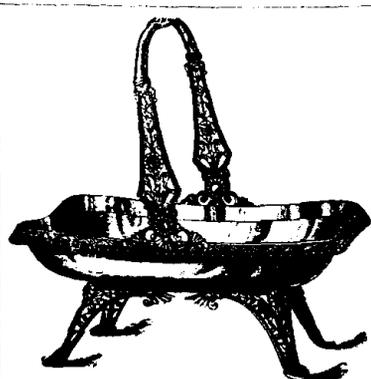
La population a confiance en notre vente de janvier. Les gens peuvent voir par eux-mêmes qu'ils obtiennent l'escompte que nous annonçons, car toutes les anciennes étiquettes des prix (en chiffres ordinaires) sont placées côte à côte avec les étiquettes de couleur qui indiquent l'escompte.

Vous vous rendez compte vous-même de l'escompte.

Etiquettes blanches	10 p. c. d'escompte
Etiquettes jaunes	20 p. c. "
Etiquettes rouges	30 p. c. "
Etiquettes roses	40 p. c. "

**RENAUD, KING & PATTERSON**

652, RUE CRAIG 2442, RUE STE-CATHERINE



Vieilles argenteries remises à neuf à prix raisonnables.

**"La Royal Silver Plate Co."**

Plaqueurs en Or et en Argent

No 40, côte St-Lambert

Tel. Bell : Main 1387

**HOTEL RIENDEAU**

PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

Moderne et confortable  
Prix populaires.

TELEPHONES : BELL, MAIN 1603. MARSHAND, 680

Bureau de Télégraphe : Great North Western et C.P.R.

Heures de bureau : 9 h. a. m. à 6 h. p. m. Tel. Bell Main 3391

**VICTOR ROY**

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques MONTREAL.

**DR BERNIER**

DENTISTE

60, rue Saint-Denis. MONTREAL

**ETES-VOUS SOURD ?**

La surdité à quelque degré que ce soit est maintenant guérie ; les sourds-muets seuls sont incurables. Méthode simple et nouvelle. Le bourdonnement cesse immédiatement. Spécifiez votre cas ; nous ferons un examen sérieux de ce cas et vous enverrons gratuitement tous renseignements.

Dir. Dalton's Aural Clinic, 596, AVENUE LA SALLE, CHICAGO, Ill.

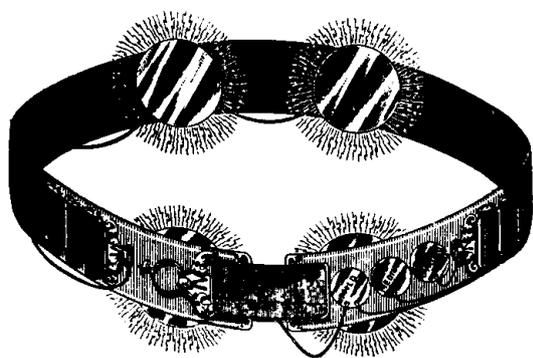
**Dr J. G. A. Gendreau**

CHIRURGIEN-DENTISTE

20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell : Main 2915.



## Lettre au Clergé

Adressée privément par la Compagnie du Dr Sanden, à la plupart des membres du clergé.

Révérend Monsieur:-

Après longue et mure réflexion, nous avons décidé de solliciter la collaboration du clergé pour une oeuvre que nous croyons vraiment humanitaire et à laquelle ne manque qu'une vulgarisation saine et bien dirigée pour opérer la plénitude de ses bienfaits.

Certes, pour réussir dans une oeuvre de cette portée, nous ne pouvions nous adresser à un corps plus digne et plus sagace que celui auquel vous appartenez; corps qui est toujours si prompt à promouvoir les véritables intérêts de notre race. Ces intérêts sont de plusieurs catégories--celui que nous visons est d'ordre physique.

Vous n'ignorez pas, Monsieur le Curé, que le "mens sana in corpore sano" est un des grands soucis du clergé et des hommes publics dans plusieurs pays, et qu'en France, tout particulièrement, le Père Didon a entrepris une croisade, dont les jeux athlétiques et (notons ce point) les "Traitements Virils" forment les articles primordiaux.

Nous avons donc cru pouvoir rendre service à notre population en propageant chez elle le "Traitement Viril" par excellence, celui qui a sa source dans l'Electricité. C'est dans ce but que nous nous permettons de vous offrir gratuitement l'un des meilleurs types de nos ceintures, pour que vous puissiez, comme chacun de vos confrères dans la province, en constater la vraie valeur et nous prêter votre distingué concours dans cette campagne.

Ceci peut, à première vue, avoir l'air d'une réclame, mais en songeant à l'ancienneté et à la haute réputation et aussi au sensible besoin de la vulgarisation de l'électricité comme galvanisme, cette impression disparaîtra tout de suite.

Nous nous estimerons heureux de recevoir de vous toutes communications.

Vos respectueux serviteurs,

DR. SANDEN ELECTRIC CO.,

W. D. BERRY, Gérant.

NOTA--En outre de notre Brochure Illustrée, vous trouverez dans nos annonces du "Monde Illustré" d'autres précieux renseignements.



**NOUVELLES A LA MAIN**

—Comment, la durée d'une locomotive n'est que de trente ans ?  
—Oh ! elle durerait beaucoup plus si elle ne fumait pas tant.

Le père.—Gaston, as-tu fini de tirer la queue du chat ?  
Gaston.—Mais, je ne la tire pas, papa. Je tiens seulement la queue. C'est le chat qui tire.

Entre jeunes femmes :  
—Il y a des moments où mon mari est tellement préoccupé qu'il n'entend pas quand je lui parle.  
—C'est comme le mien... Moi, je profite de ces moments-là pour lui dire le prix de mes toilettes.

Un gendre, à qui l'on demandait, à propos des dernières fêtes, s'il aurait beaucoup de monde à dîner.  
—J'aurai quelques intimes, dit-il, et quelques parents.  
—Je croyais que vous attendiez votre belle-mère ? insinua un ami.  
Alors, prenant un air grave et résigné :  
—Je m'attends à tout ! répondit l'autre.

**LA CONSOMPTION GUERIE**

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un mis-sonnaire des Indes Orientales, la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse, et toutes les Maladies Nerveuses ; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité, j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyez par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal. W.-A. NOYES, 230, Powers' Block, Rochester, N.-Y.

**ESSAYEZ LES " PILULES CARDINALES " DU DR ED. MORIN**

Elles sont incomparables pour les femmes pâles ; les jeunes filles sans énergie et toutes les personnes ayant besoin d'un Tonic supérieur. Se vendent partout.

—En Allemagne aujourd'hui l'on fabrique des éponges artificielles qui absorbent l'eau comme les éponges naturelles.

**Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues**

sans injections hypodermiques, ni publicité, ni perte de temps ni autre inconvénient quelconque en prenant la CURE DIXON. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions, par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'alcoolisme et la morphomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux et voir ce que nous faisons ; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celles qui ne pourraient venir et en feront la demande, nous enverrons, gratis et sous pli cacheté, une brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la " DIXON CURE CO. " ou à son gérant, J. B. LALIME, 572 rue Saint-Denis, Montréal.

**LES EXCES**

Les personnes affaiblies par les maladies, le travail, les veilles, les excès de toute nature, éprouveront une amélioration rapide et certaine en se mettant quelque temps au régime des Pilules de l'ongue Vie du Chimiste Honard. C'est le traitement à la fois le plus efficace et le plus économique et il offre au public la garantie précieuse de la haute approbation de l'Académie de Médecine de Paris. Ces pilules se vendent à raison de 50c la boîte, trois pour \$1.25 et seront envoyées par la maille, soit aux Etats-Unis ou au Canada, sur réception du montant en s'adressant à la Pharmacie Baridon, Montréal.

**SI VOUS SOUFFREZ**

De la Grippe ou de quelques autres maladies de la Gorge ou des Poumons, prenez le " VIN MORIN CRÉSO-PHATES. " C'est le seul remède qui vous guérira. Conseillez-le à vos amis malades de la Grippe. Se vend partout.

**Un bienfait pour le beau sexe**

aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.  
Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.  
Dépôt général pour la Puisseance :  
L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal.



**U. PERRAULT**

RELIEUR

40, Place Jacques-Cartier

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Réglage, Etc.  
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.  
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.  
Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés.

TEL. BELL EST 348.

**Dr Jos. Versailles, L. D. S.**

CHIRURGIEN-DENTISTE

No 393, rue Rachel

COIN ST-DENIS

MONTREAL

Heures de consultations : 8 A. M. à 8 P. M.

**VOTRE CHOIX A BAS PRIX !**

Pôles à Rideaux, tous les genres.  
Séchoirs à Rideaux.  
Ustensiles de Cuisine, tous genres,  
Peintures préparées,  
Sherwin, Williams, pour intérieur et extérieur.  
Escabeaux grands et petits.  
Machines à Laver et Tordeurs.  
Trappes à Rats.

**L. J. A. SURVEYER**  
6 rue St-Laurent.



Avant l'emploi. Après l'emploi.

**POILS FOLLETS**

Enlevés instantanément par le

**BAUME MAGIQUE de CLEOPATRE**

Prix, \$2 la bouteille

OU PAR L'ELECTROLYSE

Aussi Massage de la Figure, Manicure, Préparation de la chevelure, cors oignons, incrustation des ongles soignée par

Mme GEO. TUCKER,

Chiro-podi-te pratique et Dermatologiste de la Figure à l'Institut du Bain Oriental

437 et 443 RUE CRAIG, vis à vis de Champ de Mars

TEL. BELL MAIN 5199.

4731

**La Société Nationale de Sculpture**

Au Capital Actions de \$50,000

La prochaine distribution d'ouvrages d'art se fera à Québec, MERCREDI, LE 21 FEVRIER 1900, Au No. 175 Rue St-Jean, Québec.

1 Lot de .....	\$10,000
1 " " .....	4,500
1 " " .....	2,000
1 " " .....	1,000
2 " " .....	600
5 " " .....	200
20 " " .....	60
66 " " .....	25
100 " " .....	40
200 " " .....	20
300 " " .....	12
500 " " .....	8

**LOTS APPROXIMATIFS**

100 Lots de .....	\$ 20
100 " " .....	12
100 " " .....	8

**LOTS TERMINATIFS**

999 Lots de .....	\$ 4
999 " " .....	4

3,500 Lots valant . . . . . \$49,742

Prix du billet : 25c, 50c et \$1.00. En vente partout.

Le tirage se fait en public.

**ON DEMANDE DES AGENTS**

Pour informations, s'adresser à M. R. Leprohon, Boîte 1013, Québec.



**A L'ENFANT MALADE**

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée— donnez-lui "DORMOL"—ce calmant merveilleux des enfants ! "DORMOL" pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme. PRIX : 25c.

**IL FAUT DORMOL !!!**

**FUMEZ LE FAMEUX CIGARE**

...La...

**Champagne**

Préférés des connaisseurs—Fait du plus pur Havana—Supérieur à tous les autres cigares à 10c.



**"La Presse"**

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage au Canada, sans exception.

CIRCULATION

**66,652**

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.



Ses clients lui racontaient les pompes des cérémonies des Tuileries.— Voir page 158, col. 3.

## LES DRAMES DE LA JUSTICE

# LES VICTIMES

Enfin elle approcha de ses lèvres la lettre de son mari, comme si ce contact devait lui communiquer une force nouvelle, puis, éloignant d'elle le joli visage d'Emile, et le regardant bien en face :

— Tu es tout petit, lui dit-elle, tout petit... Emile, mon cher Emile ! il te faudrait, à cette heure, du courage comme à un homme, car moi, hélas ! j'ai bien peur d'en manquer.

— Que survient il donc ? demanda Eulalie, tu ne serais point si pâle s'il ne s'agissait d'un malheur.

— N'est-ce pas toujours une vive peine de se séparer de ses enfants ? demanda Mme Roucher. Dieu le sait, je vous aime d'une égale tendresse, et ma seule joie est de vous garder tous deux serrés sur mon cœur.

— Est-ce qu'on veut nous séparer ? fit Emile, dont le visage s'emflamma. Je ne le veux pas ; d'abord, je n'y consentirai jamais.

— Tu es un enfant courageux, brave et tendre, et c'est, mon Emile, parce que je te juge ainsi que j'ai le courage de te dire :

— Quitte-moi, ton père est plus malheureux que

nous, va le consoler. Cependant je pleure, tu le vois ; je souffre... Sait-on jamais quand on reverra ceux qui vous sont enlevés, maintenant ?

— Je ne comprends pas encore, ma mère, dit Eulalie.

— Ton père a demandé et obtenu l'autorisation d'avoir Emile près de lui.

L'enfant se redressa :

— Alors ne pleure plus, ma mère ; s'il s'agit d'aller partager la prison de papa, je suis prêt. Tous les jours je lui parlerai de toi, de ma sœur... Ah ! le cher et bon père. Il a eu raison, me voilà maintenant suspect comme lui. Je t'écrirai, j'écrirai à ma sœur. Je ferai si bien que papa ne s'ennuiera pas. D'ailleurs, maintenant tu es bien certaine qu'on ne lui fera pas de mal, je le défendrai ; je sens que je deviendrai brave comme un petit lion. Ne crois pas que je t'aime moins parce que je suis content de rejoindre mon père ; mais il est plus malheureux que nous... Nous nous verrons d'ailleurs. Vous viendrez sur la porte du cabaret d'Hannibal, mon père me prendra dans ses bras et je vous enverrai des baisers.

— Ainsi, tu n'auras pas peur ?

— De qui ? des geôliers ? Non. Je n'ai jamais fait de mal ; les méchants seuls doivent trembler, je l'ai entendu dire à papa.

— Quand Emile entrera-t-il à Saint-Lazare ? demanda Eulalie.

— Demain, répondit la mère.

Emile s'occupa à rassembler quelques joujoux. Sa mère mit en ordre un trousseau modeste. Tout le reste du jour, cet enfant déjà tant aimé fut entouré d'un redoublement de tendresse.

Lorsque Mme de Civray rejoignit son hôtesse, celle-ci lui dit avec un sourire luttant mal contre les larmes qui la gagnaient :

— Vous demandiez, madame la comtesse, si vous pouviez correspondre avec votre fils ? Tenez, voici votre messenger. Soyez certaine qu'Emile remettra vos lettres... Nous le conduisons demain à Saint-Lazare.

— Merci, Madame, répondit la comtesse, ma lettre sera prête.

Pendant le repas, il ne fut question que d'Emile, de son installation à la prison. On renouvela les recommandations, on multiplia les baisers.

Mme de Civray passa une partie de la nuit à écrire. Au matin elle avait terminé une grosse missive, à laquelle Cécile ajouta quelques lignes.

Mme Roucher, sa fille et leurs nouvelles amies accompagnèrent l'enfant, et le remirent entre les mains de Naudot, qui leur dit avec bonté :

— Ne craignez rien, citoyennes, le petit va devenir l'enfant gâté de tous mes pensionnaires.

— Je serai sage et bon, dit Emile, je parlerai de vous avec mon père ; quand il pourra sortir de Saint-Lazare, vous me reverrez le premier. Embrassez-moi, Madame, ajouta Emile, en s'adressant à la comtesse avec une grâce enfantine, je rendrai votre baiser au comte Henry de Civray. Vous le voyez, j'ai bien retenu le nom.

— Dieu vous bénisse ! cher enfant, dit la comtesse.

Mme Roucher et Eulalie le serrèrent une dernière fois dans leurs bras, et la porte se referma sur l'enfant, qui ne devait plus s'appeler que le " Petit suspect ".

Roucher ne doutait point du dévouement de sa femme. Il savait qu'elle ferait pour le consoler le sacrifice de la présence d'Emile, et cependant, en le voyant, il se sentit attendri jusqu'aux larmes.

Après les premières effusions, et avant qu'on s'occupât de son installation, Emile dit gravement à son père :

— Veux-tu m'indiquer dans quelle chambre habite le comte de Civray ?

— Comment le connais-tu ?

— J'ai des papiers à lui remettre.

— Toi ?

— De la part de sa mère et de sa cousine.

— Ah ça ! fit en riant Roucher, tu entretiens sérieusement une correspondance avec les émigrés ; te voilà suspect au moins autant que nous... Qu'est-ce que cette comtesse de Civray...

— Ma mère m'a dit que le comte Henri t'apprenait cette histoire.

— Viens donc, dit Roucher en emmenant l'enfant.

Henri se trouvait seul dans sa chambre. Bien qu'il reçut le plus cordial accueil de tous ses compagnons d'infortune, il ne se sentait pas le courage de se mêler longtemps à des groupes dont la gaieté contrastait trop avec son invincible tristesse.

Le poète le trouva plongé dans un morne accablement. Non point qu'Henri s'effrayât de l'avenir, il avait bien assez du passé pour y trouver des causes de désespoir.

— Monsieur le comte, lui dit Roucher, François de Loizerolles nous a présentés l'un à l'autre ; je viens chez vous afin de permettre à mon fils de remplir sa mission.

— Monsieur le comte, ajouta Emile en s'approchant d'Henri, et en lui présentant son joli visage, votre mère m'a chargé de vous rendre les baisers qu'elle m'a donnés.

— Ma mère ! s'écria Henri ; tu connais ma mère, cher enfant !

— Elle semble aussi bonne qu'elle est triste, et

voire cousin Cécile est bien jolie ; je l'aime beaucoup... Nous ne nous sommes pas quittés depuis deux jours, et ce qui me console, c'est l'espérance de la voir à la porte du cabaret d'Hannibal... Lisez cette lettre, vous apprendrez bien des choses.

Roucher voulut se retirer, Henri le retint.

— Monsieur, lui dit-il, les paroles de cet enfant me font deviner que votre femme et votre fille ont accompli un nouvel acte de dévouement. Je tiens à prendre devant vous connaissance de cette lettre.

Roucher attendit et assit Emile sur ses genoux.

— Je ne me trompais pas ! fit Henri en refermant la lettre. Ma mère et ma cousine, perdues dans Paris, n'ayant personne qui pût répondre d'elles, poursuivies par des haines mystérieuses, auraient été perdues si votre fille ne s'était trouvée là. Cette charmante Eulalie, dont vous parliez hier, a conduit ma mère rue des Noyers. Elle est, grâce à votre femme, à l'abri du péril. La seule consolation que je puisse attendre m'est venue de vous, Monsieur ; à partir de cette heure, je vous supplie de devenir mon ami.

— Tant que durera ma vie, répondit Roucher.

La visite du poète et d'Emile se prolongea chez le comte de Civray. Quand Roucher se retira, le courage était rentré dans le cœur du jeune homme, et le poète allait préparer l'aménagement du "petit suspect."

La cellule de Roucher n'était pas grande.

Un lit, une table, des chaises, quelques planches afin de ranger ses livres.

Roucher enleva un matelas de son lit, le plia en deux, l'enferma dans les six feuilles d'un paravent, et dit à Emile :

— Tu es chez toi.

L'enfant, à son tour, rangea un sabre de fer-blanc, des jouets modestes, et désormais dans cet espace étroit allait tenir tout le bonheur dont la tendresse paternelle peut remplir le cœur d'un père.

Vers le soir, seulement, Roucher rejoignit ses amis.

On venait de faire de la musique ; Mlle de Coigny avait chanté avec une grâce infinie la romance de *Pauvre Jacques*, et les applaudissements finissaient, quand un des prisonniers s'avança vers Chénier.

— A votre tour, Monsieur, lui dit-il ; après avoir pleuré aux doux accents de la jeune fille, nous avons besoin d'entendre de mâles paroles, et ces odes inspirées dans lesquelles vous félicitez la révolution et ses séides.

— Les vers dont vous me parlez sont bien graves, monsieur le marquis, répondit André.

Mlle de Coigny s'approcha. Elle s'appuyait sur le bras de la comtesse d'Ailly.

— Vous n'êtes pas généreux, M. de Chénier, dit-elle de sa voix d'or ; quand nous faisons de la musique, vous pouvez nous entendre ; si vous parlez poésie avec MM. Roucher et Loizerolles, vous vous cachez comme des conspirateurs. Et cependant, croyez-le, nous avons besoin que de sublimes images, des sentiments ardents et nobles nous enlèvent aux angoisses présentes. On n'a pas le droit de cacher son génie ; comme un flambeau sacré il doit nous brûler de ses flammes.

— Mademoiselle, répondit André Chénier avec un sourire triste, je ne chante plus *Panychis* ni *Myrto la Tarentine*.

— Récite-nous *l'Ode des Suisses*, dit Roucher ; l'ode des Suisses, en honneur de qui les Constitutionnels et les Jacobins instituèrent la fête de la liberté ; de ces quarante fils de l'Helvétie condamnés au bûche à la suite de l'insurrection de Nancy, qui coûta la vie à l'héroïque Desilles, et qui furent plus tard honorés d'un triomphe, au milieu duquel des hommes en carmagnoles portaient processionnellement une galère sur laquelle les Suisses étaient si dignes de ramer !

Chénier promena son clair regard sur les amis qui l'entouraient. Il s'adossa à la muraille, croisa les bras sur sa poitrine, puis d'une voix ferme, timbrée, il dit ces vers dans lesquels éclataient tour à tour, l'indignation et l'ironie :

Ces héros que jadis, sur un banc de galères,  
Assit un arrêt outrageant,  
Et qui n'ont égorgé que très-peu de leurs frères  
Et gagné que très-peu d'argent.

Puis il poursuivit, sentant grandir sa colère et son âpreté, jusqu'à ce qu'il arrivât à cette fulminante apostrophe :

A vous, enfants d'Eudoxe et d'Hipparque et d'Euclide.  
C'est par vous que les blonds cheveux  
Qui parèrent le front d'une reine timide  
Sont tracés en célestes feux ;  
Par vous, l'heureux vaisseau des premiers Argonautes  
Flotte encor dans l'azur des airs ;  
Faites gémir l'Atlas sous de plus nobles hôtes,  
Comme un dominateur des mers ;  
Que la nuit de leurs noms embellisse les voiles,  
Et que le nocher aux abois  
Invoque en leur galère, ornement des étoiles,  
Les Suisses de Collet d'Herbois.

De vifs applaudissements saluèrent l'ode d'André, dont la poésie rappela, au souvenir des prisonniers, le nom du jeune héros tombé à Nancy, victime de sa fidélité au roi et de son respect pour la discipline.

La présence d'Emile fit seule diversion aux pensées graves et tristes qui venaient de s'emparer de tous. Le petit suspect, comme l'appelaient Roucher, conquiert les sympathies générales, et toutes les femmes, toutes les mères, posèrent un baiser sur son front quand sonna l'heure de se séparer.

Alors des adieux s'échangèrent, des mains loyales s'étreignirent, et Chénier releva une marguerite blanche qui venait de s'échapper de la chevelure blonde de Mlle de Coigny.

Celle-ci vit le mouvement du poète, étendit la main comme si elle voulait reprendre la pauvre fleur perdue, mais la voix du geôlier retentit dans le corridor, et la jeune fille s'enfuit en jetant à Chénier un regard de reproche qu'adouçissait un sourire.

Le petit suspect allait prendre possession de son paravent à six feuilles.

## CHAPITRE XIII

### LE CABARET DE LA RUE PARADIS

Il existait à l'angle de la rue Paradis un marchand de vin, dont chaque jour voyait s'augmenter la clientèle, et qui changeait de servantes avec une incroyable facilité. Rarement on voyait huit jours chez lui le même visage.

Les habitués du cabaret, commissaires de la République, sans-culottes purs, ne jurant que par le cœur de Marat et Maximilien l'*Incorruptible*, ne s'en seraient pas plaints si ces servantes avaient paru gaies et eussent répondu à de grosses plaisanteries, tout en versant le vin bleu. Mais la plupart étaient pâles et tristes, et trahissaient dans leur maintien une contrainte visible. Il arriva même souvent qu'elles cachèrent leurs mains sous leurs tabliers où s'enfuyaient à la cuisine, quand on fit mine de les approcher de trop près ou de les questionner trop longuement.

Ce matin-là, deux femmes d'un âge différent, s'empressaient autour des tables. Un observateur attentif aurait vite remarqué que, chaque fois qu'un sans-culotte s'adressait à la plus jeune, sa compagne, qui lui ressemblait d'une façon frappante, s'empressait de trouver un prétexte pour éloigner la jeune fille.

Celle-ci était une charmante enfant, délicate, au teint transparent, au regard brillant d'intelligence. Dès qu'elle pensait n'être point observée, elle jetait un rapide regard sur la prison Saint-Lazare, puis elle échangeait à voix basse un mot avec sa compagne.

Un porteur de carmagnole interpella l'enfant d'une voix brutale :

— La jolie fille, dit-il, du vin et un sourire pour un membre du club des Cordeliers.

Le regard cynique de l'homme effraya la servante, que le buveur essaya de saisir par sa jupe de toile ; mais la jeune fille s'enfuit avec un geste de biche effarouchée, et la femme qui lui aidait à remplir son office s'empressa de placer sur la table un cruchon de vin.

— Ah ça ! fit le sans-culotte, qui t'a demandé quelque chose, à toi ? Je suis de la maison, Gracchus me connaît ; j'aime la jeunesse, et tu peux porter à

d'autres tables ta figure d'enterrement... Je veux que la belle officieuse me serve, et elle me servira...

Puis, voyant que la plus âgée des deux femmes demeurait immobile et muette, le buveur frappa la table de son bâton. A ce signal, le citoyen Gracchus, avantageusement connu dans sa section pour accepter les assignats et se conformer à la loi du *maximum*, montra sa face réjouie.

C'était un grand maigre, criant bien haut qu'il avait été un des vainqueurs de la Bastille. Un débris de pierre de l'une des tours, enclavé dans du plomb, lui servait d'épingle. Quand il sortait, la cocarde de son bonnet affectait une dimension inusitée et le dénonçait d'une façon absolue comme sans-culotte et pur montagnard. Il émaillait ses phrases d'invocations à la liberté et à l'incorruptible Robespierre.

Par exemple, jamais il ne se laissait entraîner à aucune des fêtes révolutionnaires. Ses clients lui racontaient les pompes des cérémonies des Tuileries et du Champ-de-Mars, l'initiaient aux mystères de la déesse Raison et lui rapportaient les discours des orateurs, ceux de Saint-Just quand il revenait de l'armée, ceux de Gouthon en qui vivaient seuls le cœur et la tête. Il approuvait d'une façon bruyante les phrases philosophiquement nuageuses et souvent terribles de Robespierre. Son enthousiasme répondait de la solidité de ses principes. Le nombre des buveurs, qui s'attablaient chez lui, allait chaque jour en augmentant. Il n'était même pas rare de voir des femmes, coiffées d'un bonnet à cocarde, s'asseoir dans l'embrasure d'une fenêtre, et prêter l'oreille aux récits des patriotes.

Chez Gracchus venaient boire également, pendant leurs heures de repos, les gardiens de la prison voisine.

Ils parlaient avec complaisance des événements qui s'y passaient, citant les noms de leurs prisonniers, donnant des détails intimes sur leur santé, leurs habitudes, leurs espérances.

Ils paraissaient se réjouir infiniment des sévérités de la Convention, des rages sanguinaires de Fouquier-Tinville, des brutalités d'Henriot.

Tandis qu'ils faisaient ces récits, les curieux affluaient chez Gracchus qui se frottait les mains, versait à boire aux geôliers et doublait leur verve par ses exclamations patriotiques.

Chaque fois que l'on parlait d'une visite domiciliaire, d'un *rapotage*, d'une "fournée" dont le nombre paraissait exorbitant, Gracchus éclatait de rire à se tenir les côtes.

— Bah ! disait-il, on n'en guillotina jamais assez ! Si j'avais le temps, je me rendrais chaque jour à la place du Trône-Renversé pour voir les dernières grimaces des aristocrates.

Les habitués des tribunes de la Convention et les Furies de l'échafaud applaudissaient des deux mains à l'enthousiasme républicain de Gracchus ; puis, au moment où les gardiens et les guichetiers de Saint-Lazare se disposaient à regagner la prison, les curieux les entouraient, les pressaient, et si les citoyens de la Montagne n'eussent pas été à demi-ivres, ils auraient vu un des buveurs, ou une des curieuses, glisser aux gardiens un journal, une lettre, une fleur, une boucle de cheveux, en murmurant un nom.

Ce jour-là, les gardiens de la prison de Saint-Lazare n'étaient pas encore venus, et l'enragé consommateur, qui s'obstinait à exiger un sourire de la jeune servante de Gracchus, ne paraissait pas d'humeur à permettre qu'on lui résistât.

— Gracchus ! fit-il en redoublant ses coups de bâton sur la table, arrive ici et réponds avec la franchise d'un vrai sans-culotte.

— T'ai-je jamais donné le droit de me soupçonner ?

— Je ne dis pas, mais...

— Mais quoi ! reprit Gracchus en se campant devant le buveur. J'ai fait des preuves, j'ai donné plus de gages que toi à la République une et indivisible. J'ai pris la Bastille, quand tu ne criais pas même encore : Vive la Liberté ! Quelles feuilles trouve-t-on sur ma table ? Celles qui contiennent les louanges de la Révolution, et les devoirs des purs à l'égard de la Na-

tion. Et toi, qu'as-tu fait pour le pays ? Rien. Tu bois comme un ivrogne, et tu cries comme un coq.

—Je ne parle pas de toi, je connais tes principes. Mais il n'en est pas de même de tes servantes.

—Je n'ai point de servantes, répondit Gracchus, et je m'étonne que tu te serves d'expressions aussi anti-républicaines. Je paie des officieuses, voilà tout ce que me permet l'égalité.

—Eh bien ! soit, tes officieuses... Sont-elles dans de bons principes ? Doivent-elles verser du vin aux habitués et leur témoigner des égards ?

—Sans aucun doute.

—Comment s'appelle la plus jeune de tes officieuses ?

—Gentiane, répondit le cabaretier, ce nom te semble-t-il suffisamment républicain ?

—A cela e n'ai rien à dire.

—Alors que réclames-tu ?

—Gentiane a refusé de me verser à boire.

—Ton verre est plein, citoyen.

—Oui, mais c'est sa camarade qui m'a servi.

—Que t'importe, pourvu que tu boives ?

—Il m'importe beaucoup. J'exige que cette petite Gentiane m'obéisse, ou sinon je dirai..

Gracchus s'avança d'un air menaçant :

—Que diras-tu, citoyen Echalot ?

—Que tes servantes ou tes officieuses ont l'humeur trop raide et les mains trop blanches.

—Tu dirais cela, toi, Echalot !

—Oui, je le dirais, et à la section, encore.

—Retire cette parole, Echalot, répondit Gracchus dout le visage perdit soudainement sa bonhomie souriante. Je suis connu pour mon civisme ! et si, par malheur, tu me dénonçais, moi, un des vainqueurs de la Bastille...

—Bah ! répliqua Echalot, on a bien guillotiné Camille Desmoulins ; il cependant donné plus de dégâts que toi à la Révolution. Desmoulins avait inventé la cocarde au jardin du Palais-royal... On a envoyé Danton à l'échafaud, parce qu'on le soupçonnait de modérantisme... On pourra bien accuser Gracchus, Gentiane, ou sinon...

—Cette fille est libre de ne point recevoir d'ordres d'un ivrogne, répondit le cabaretier. Je suis en règle avec l'autorité. Si tu effarouches les jeunes filles, elles ont raison de se cacher... Robespierre a institué une fête en honneur de la Pu-deur.

Le buveur, excité à la folie du vin et la rage du civisme, allait sans doute riposter, quand Naudot pénétra dans la salle.

—J'ai soif ! dit-il, la journée a été rude.

En une minute Gentiane fut près du gardien de la prison.

—Que s'est-il donc passé, citoyen ? demanda-t-elle anxieuse.

Puis se retournant vers sa compagne :

—Approchez, Julienne, nous allons apprendre des nouvelles.

—Les nouvelles, les voici : pas plus tard que ce matin, soixante hommes, la baïonnette au bout du fusil, sont entrés à la prison Lazare, conduits par le savetier Wilcheritz, un pur, un ami de Simon, le cordonnier qui se fit l'instituteur du petit Capet... Wilcheritz les fit ranger sur deux rangs, à l'extrémité de chaque corridor, en me signifiant d'empêcher les prisonniers de communiquer entre eux... C'était un fameux tour, allez ! Les aristocrates, croyant que l'heure de la mort était venue, s'adressaient leurs adieux. Ils s'embrassaient et se montraient le ciel, comme si quelqu'un devait les y attendre, et puis...

—Et puis ? demanda Gentiane d'une voix haletante.

—Wilcheritz s'est montré magnanime. Il s'est contenté de leur prendre le reste de leur argent et de tenté de leur prendre le reste de leur argent et de manger de la viande qu' à un seul repas, et seulement quatre onces par jour, le tout assaisonné de légumes ; pour boisson, les prisonniers auront de l'eau rouge... C'est assez, n'est-ce pas, pour des gens qui ont fait tant de soupers de Lucullus... Hein ! citoyen Gracchus, n'est-ce pas que Wilcheritz est un grand

homme, un remarquable administrateur de police, un savetier de génie ?

—Oui, mille fois, répondit Gracchus en appuyant ses poings sur ses hanches, et en laissant éclater un rire sonore.

—Ah ! fit l'ivrogne, Gentiane ne semble pas de ton avis.

La jeune fille, blanche comme son fichu de linon, se cramponna des deux mains au bras de Julienne. Le cabaretier lança un regard significatif du côté des deux femmes, et reprit, en s'adressant à Echalot :

—Je réponds du civisme de Gentiane. Hier, elle m'a chanté le répertoire des chansons républicaines ; elle connaît le catéchisme des droits de l'homme, et porte une cocarde grande comme un pavot. Elle est gentille, je suis bien avec l'autorité, et je prierais le citoyen David, l'ancien ami de Marat, de la faire entrer dans le programme des prochaines fêtes patriotiques.

—L'idée est bonne ! fit Naudot en se levant.

Un brusque mouvement du gardien de la prison Lazare fit tomber sa coiffure. Gentiane se précipita pour la ramasser, et, en la relevant, elle saisit rapidement, dans la doublure, une lettre à laquelle elle s'empressa de substituer un autre papier.

—Merci, ma jolie fille, dit Naudot, pour vous récompenser je voudrais faire quelque chose qui vous fût agréable, mais la maison que j'habite n'est pas gaie... Voyez, une seule fenêtre donne sur la rue Paradis, et c'est à peine si trois personnes peuvent s'y tenir de front.

En disant ces mots, Naudot se recula pour laisser passer Gentiane, et murmura à son oreille :

—A droite Chénier, puis de Loizerolles... Après, Henri de Civray...

Les yeux de Julienne et ceux de la jeune fille se fixèrent sur la fenêtre pendant une seconde ; un signe rapide, adressé aux servantes par l'un des captifs, remplit leur cœur d'une réelle consolation. Le visage de Gentiane rayonna sous les larmes, et, par un mouvement instinctif, elle saisit la main de Naudot.

—Vous êtes bon ! dit-elle, vous êtes bon !

Mais le buveur, qui avait deviné une partie de cette scène, renversa le cruchon de vin que Gracchus venait de remplir, et saisissant le cabaretier par sa carmagnole :

—Tu vas me suivre au Comité ! dit-il, je te déclare suspect ; je réclame ton incarcération, en attendant qu'on lise ton nom sur le journal du soir... J'ai le droit de parler haut, moi ! Je suis un pur, j'ai pris la Bastille... J'étais aux Carmes, à l'Abbaye, c'est moi qui ai tendu le verre de sang, qu'elle a bu, à la Sombreuil, et qui arrachai la fille de Cazotte des bras de son père... J'ai porté des piques, et travaillé les deux bras dans le sang, chaque fois qu'il s'est agi de venger la République des conspirateurs et des traîtres... Je ne suis pas plus aveugle que manchot. Tu donnes dans ton cabaret des facilités séditionnaires. Les servantes qui se succèdent chez toi n'ont jamais lavé une assiette... Ce sont des aristocrates aux mains blanches, qui échangent des signaux avec les prisonniers de Lazare... Et je ne jurerais point que Naudot n'est pas du complot... Les agents de Pitt et Cobourg, les partisans de l'émigration, tous ceux qui les favorisent, à mort ! La guillotine n'est pas émoussée et demain ton affaire sera faite.

Le misérable se leva, jeta sur Naudot un regard plein de défiance, adressa au cabaretier un geste de menace, exécuta un moulinet rapide avec son bâton, et cria d'une voix rauque, en désignant la fenêtre de Saint-Lazare, derrière laquelle se pressait un groupe de prisonniers :

—J'en appelle à tous les Sans-Culottes, dignes de ce titre, membres du club des Cordeliers ou des Jacobins... La maison de Gracchus est le centre d'une conspiration. Il s'entend avec les suspects. Je le dénonce aux vrais patriotes... Gracchus est traître à la République ! A mort, Gracchus ! les aristocrates à mort !

La foule, qui s'amassait autour de l'ivrogne, répéta :

—A mort, les traîtres !

Ce fut un signal. La plupart des curieux prirent le parti d'Echalot. On était à cette époque plus disposé à accuser qu'à défendre. La crainte de paraître tiède poussait les craintifs à témoigner leur zèle avec une sorte de furie. Un fort de la halle fit un geste atroce, traduisant la chute du couperet sur le cou d'un condamné ! Deux femmes entonnèrent le *Ça ira* d'une voix aiguë, les poings menaçants se tournèrent vers Gracchus, et Naudot, comprenant que la dénonciation du buveur pouvait avoir des suites graves, à une époque où le silence était souvent aussi dangereux que la parole, quitta rapidement le cabaret et regagna son poste.

En dépit de leur angoisse, les deux femmes étaient restées debout, regardant la fenêtre des captifs, cette fenêtre derrière laquelle se montraient de chers visages. Le tumulte grandissait dans la rue. Gracchus, craignant qu'on ne brisât ses vitres, voulut placer ses volets ; au même moment un caillou l'atteignit à la tête. Se hâtant de rentrer dans l'intérieur du cabaret, il dit rapidement aux deux femmes, qu'il arracha à leur contemplation douloureuse :

—Madame la comtesse, demain cette boutique sera fermée par ordre de l'autorité, et l'on me dénoncera au Comité du Salut public. La mort de l'être obscur, Gracchus, ne pourrait en rien servir notre cause. Une dernière fois je vais changer de nom, de quartier, et tenter de soulager de grandes infortunes ou de consoler de grands chagrins. Soyez tranquille ! je garderai des intelligences avec Naudot... Mme Roucher, qui vous a amenée ici, dans l'espoir que de temps à autre vous pourriez voir votre fils, vous procurera cette joie... Quant à moi, je crois n'avoir plus que le temps de protéger votre fuite...

Il ouvrit la porte étroite donnant sur un couloir et ajouta :

—Fuyez ! les émeutes finissent toujours par des assassinats !

—Dieu vous bénisse ! Monsieur ! dit la plus âgée des deux femmes. Je compte assez sur la Providence pour croire que nous nous reverrons.

—Au ciel, madame la comtesse, mais c'est égal ; Vive le Roi !

Les deux femmes s'échappèrent en se tenant par la main.

Dans la rue, le tumulte grandissait ; quelques citoyens, excités par Echalot, prétendaient que leur devoir était de briser les meubles du cabaretier, en attendant qu'on l'entraînât à la prochaine section pour y répondre de son manque de civisme.

Alors, à son tour, comprenant qu'il devait jouer une dernière partie, Gracchus quitta la boutique. Comme il était effrayé des clameurs de la foule, il se jeta dans une sorte d'alcôve sombre. En une minute, il quitta son costume de cabaretier qui le désignait aux rancunes de la foule, changeant de vêtements ; sans pour cela affecter des dehors plus élégants, il assujettit une ceinture de cuir autour de ses reins, descendit dans sa cave, grimpa jusqu'à un soupirail et se trouva dans la rue opposée.

—Gracchus est mort, fit-il avec un sourire.

Au même moment, les forcenés, ayant à leur tête le vainqueur de la Bastille, pénétraient dans la boutique de Gracchus.

Ce fut inutilement qu'ils la fouillèrent.

—Quand je vous disais que ce misérable trahissait la patrie ! s'écria Echalot ; quand je vous répétais que ses prétendues servantes cachaient de grandes dames, venues pour regarder les prisonniers ! Encore une conspiration ayant autant de ramifications que celle du Luxembourg.

—Imbécile ! cria le fort de la halle, si tu n'avais été ivre, tu aurais dénoncé Gracchus sans faire de tapage, et, à cette heure, le gouvernement tiendrait, le fil de la conspiration.

—Qui nous prouve, ajouta une femme, que tu n'étais pas son complice ?

—Moi ! moi, moi, qui voulais vous le livrer...

—Après qu'il a pris la clef des champs.

—Moi qui ai dénoncé ses officieuses aux mains blanches !

—C'est vrai ! mais tu ne les a pas traînées au Comité.

—Echalot n'est pas un pur ! cria une femme.

—Il est suspect ! ajouta un jeune homme coiffé d'un bonnet phrygien.

—Je le crois coupable ! ajouta le fort de la halle.

—Oh ! les gueux ! les misérables ! hurla Echalot ! calomnier un vainqueur de la Bastille, un membre des Jacobins, un sans-culotte muni d'une carte de civisme.

—Gracchus, aussi, en possédait une.

—En route ! tu t'expliqueras avec le Comité.

—Vous savez bien qu'on ne s'explique jamais ! on est guillotiné avant.

Un éclat de rire accueillit les dernières paroles d'Echalot. En un moment il se trouva entraîné, poussé, porté par la foule qui le conduisit au milieu des huées et des injures. Il ne fut cependant pas possible à l'ivrogne de poursuivre la route qu'on prétendait lui faire achever, il roula dans le fossé, où, roué par les coups de pied des patriotes, il demeura tout saignant.

L'apparition d'un crieur de journaux changea subitement les dispositions de la foule qui abandonna Echalot à demi mort.

Pendant ce temps, les deux femmes, qui s'étaient enfuies de la boutique du cabaretier, s'efforçaient de conserver une allure tranquille. La plus jeune, la plus timide, s'appuyait sur le bras de sa campagne. De temps en temps elle tournait la tête, afin de s'assurer qu'on ne la suivait pas. Mais les rues étaient relativement tranquilles ; elles purent s'arrêter un moment, et respirer dans les bras l'une de l'autre.

—Je t'en prie, ne pleure pas ! dit la plus âgée des deux femmes.

—Hélas ! nous sera-t-il possible de le revoir ?

—Nous chercherons, nous en trouverons le moyen. Ce qui est arrivé hier était fatal. Le plus surprenant est que Sainville ait pu si longtemps tromper la défiance de ses clients, et faire tour à tour passer, pour des servantes de cabaret, des femmes qui se cachaient chez lui afin de voir, pendant des instants rapides, les prisonniers de Saint-Lazare... Au lieu de verser des larmes, tu devrais bénir Dieu de nous avoir donné la consolation d'échanger, avec Henri, des lettres qui nous rendaient un peu de courage.

—Vous avez raison, ma tante, répondit la jeune fille, mais nous avons tant à craindre, que j'oublie ce que nous pouvons encore espérer.

Elles ne tardèrent pas à entrer dans la rue des Noyers. Là, était le salut pour elles.

Mme Roucher et Eulalie les attendaient en proie à une grande inquiétude. C'était la fille de Roucher qui avait enseigné à ses amies le moyen de voir le jeune comte de Civray, du fond du cabaret de Sainville qui, sous le nom de Gracchus et l'apparence d'un marchand de vin, cachait un homme dévoué aux pros-crits, et qui, vingt fois déjà, avait risqué sa vie, afin de procurer aux parents de malheureux prisonniers, des entrevues avec leurs frères, leurs pères et leurs fils. Sainville, comprenant un jour la valeur de l'emplacement du cabaret d'un homme connu sous le nom de Georget, lui acheta la maison, les meubles et la clientèle, et paya le tout une somme assez forte pour tenter un avaré. Il fut convenu que Georget le ferait passer pour un voisin de son village, et lui apprendrait le commerce.

Il ne fallut pas longtemps à Sainville pour se mettre au courant. Naudot, le premier, devina le dévouement de cet homme, et ce fut grâce au gardien de la prison, que, peu à peu, les mères, les filles, les sœurs des condamnés, travesties en servantes, purent venir, de temps à autre, passer une journée dans le cabaret du citoyen Gracchus. La clientèle du cabaret se trouvait bien mêlée : les grandes dames, les belles jeunes filles qui, par dévouement, se condamnaient à verser à boire à des Jacobins, à entendre leur conversation aussi stupide, à écouter leurs refrains sanguinaires, quittaient souvent la maison de Sainville écourées et demi-mortes ; mais elles emportaient l'ineffable consolation d'avoir échangé un regard avec un captif, ou bien Naudot, durant une de ses stations au cabaret, leur avait remis une longue lettre qui promettait d'échanger une correspondance. Mais ce moyen ne laissait pas d'être dangereux. Gracchus, après avoir joui d'une grande faveur, en raison de la

modicité de ses prix, finit par devenir suspect. Des tricoteuses s'avisèrent de trouver que ses servantes avaient trop de distinction dans les traits, de décence dans le maintien ; on jasa dans le quartier. Les purs doutèrent du patriotisme de Gracchus. Un seul mot pouvait faire éclater l'orage sur la tête de Sainville. Echalot s'en chargea. Sa fuite, qui coïncidait d'une façon précise avec le redoublement de rigueur dont on allait user à l'égard des prisonniers, allait frapper aussi la famille Roucher, dont les lettres faisaient la consolation et la joie.

Peut-être celles que remit Cécile à Eulalie seraient-elles les dernières reçues ?

Mme Roucher et Eulalie lurent les pages tombées du cœur du poète et du père avec des yeux voilés de larmes.

Ces lettres, comme toutes celles qui forment sa correspondance, étaient des chefs-d'œuvre de grâce et de sentiment. Roucher s'oubliait pour sa femme, pour sa fille, cette Eulalie qu'il appelle familièrement "Minette" ; leurs deux noms reviennent sans cesse sous sa plume. Les battements de son cœur se traduisent à chaque ligne. Quand il oublie le danger de sa situation, il revient à ses auteurs favoris : à Thompson, à Virgile. Il parle avec adoration du "petit suspect" devenu cher à tous les prisonniers. Quelles lettres que les lettres de Roucher ! Comme elles montrent dans sa sereine transparence l'âme du rêveur, du philosophe, du père, du chrétien. Il tremble que le souffle de la douleur ne froisse et ne courbe les êtres qui lui sont chers. Loin de leur parler de ses angoisses, il les initie à ses espérances ; il les entretient de la famille de Loizerolles avec affection et respect.

Il traite le vieux Simon-Avid de Loizerolles en maître, et François en adepte. Il raconte les journées passées dans les grands couloirs, tandis que chacun d'eux initie ses amis à ses conceptions nouvelles. Après que Roucher a lu une traduction de Virgile, Loizerolles récite un chant du *Printemps*, et Chénier récite de sa voix harmonieuse une de ces idylles que l'on croirait composées à l'ombre des lauriers-roses ombrageant l'Eurotas.

Quand il a parlé littérature avec "Minette," il l'entretient de Mlle de Coigny, il lui peint sa grâce touchante, sa bonté angélique. Il cite les vers qu'André Chénier a faits pour elle.

Arrivée à ce passage de la lettre de son père, Eulalie se pencha, saisit la missive à deux mains, et dit à sa mère d'une voix altérée :

—André écrit des vers pour Mlle de Coigny, André nous oublie...

Elle n'en dit pas davantage, elle éclata en sanglots, et Mme Roucher reçut dans ses bras sa fille défaillante.

—Eulalie ! s'écrie-t-elle, dis-moi que je me trompe, dis-moi...

—Je n'ai jamais songé à autre chose, ma mère... André Chénier n'est-il pas le plus grand poète de ce temps ? Mon père, en l'introduisant dans notre intimité, n'avait-il pas fait le même rêve ? J'ai toujours cru que son désir et le vôtre nous fiançaient dans l'avenir...

—Ma bien-aimée, répondit Mme Roucher, aujourd'hui, il n'existe plus d'avenir pour les femmes... Pleure, si ton cœur se brise en ce moment, mais pleure devant moi seule et devant Dieu... Quand nous tremblons pour la vie de ceux qui nous sont chers, avons-nous le droit de songer à notre destinée ?

—Mère, mon père semble plein de confiance.

—Ton père possède l'âme la plus recueillie, la plus paisible que je connaisse, répondit Mme Roucher en caressant les cheveux de sa fille, avec une tendresse et une douceur qui signifiaient plus que toutes les paroles. Je connais le compagnon de ma vie, il ne tremblera point devant le danger, il ne pâlerait point en face de la mort... Mais l'habitude de vivre près de lui m'a rendue clairvoyante, et je manque de la confiance qu'il semble garder.

—Nos amis nous rassuraient hier, en nous parlant du revirement qui se produit dans les impressions du peuple.

—Sans doute, ma chérie, la vue des ruissaux de

sang qui coulent sur les places et dans les rues écœuré beaucoup de gens... On ne transforme pas un quartier en abattoir, sans qu'un jour la conscience publique se réveille... Les marchands de la rue Saint-Honoré ont réclamé contre le passage des charrettes, mais la guillotine fonctionne encore d'une façon plus terrible sur la place du Trône-Renversé qu'elle ne le faisait sur la place de la Révolution... Un peuple, si pervers qu'il soit par des misérables, ne voit point passer impunément des tombereaux, traînant au supplice un roi innocent, une noblesse fidèle, un clergé héroïque... Le dégoût du meurtre amènera la chute des meurtriers... Mais, quand sonnera cette heure ! Combien, jusque-là, verrons-nous la révolution dévorer de victimes ? On affirme que Fouquier-Tinville a reçu ordre de couper cent cinquante têtes par jour. Plus de 8,000 suspects encombrant les prisons. On y a jeté, l'autre nuit, 300 familles du faubourg Saint-Germain... Et sous quel prétexte, grand Dieu ! L'un est coupable de porter un grand nom ; celui-ci est riche, cet autre élève. Tel gentilhomme a servi la royauté ; tel autre a vu évader un de ses parents. Cet homme a regretté les Girondins ; cet autre prend le parti de la révolution avec un zèle qui le rend suspect. Ce jeune homme a paru applaudir au succès d'Hébert ; ce vieillard a souri de la clémence de Danton... Les furies de la guillotine gardent leurs places au tribunal et continuent à suivre les convois des victimes... Non ! non ! cette tragédie sanglante n'est point terminée encore... Prie toujours pour ton père, pour Emile et pour moi, qui mourrais si je devais les perdre... Mais éloigne de ton cœur toute faiblesse, et offre ton bonheur pour le salut de ceux que tu aimes.

—Oui, mère, vous avez raison ; je dois m'oublier, je dois demander la liberté pour les prisonniers, la fin de l'épreuve pour les martyrs, et si le Seigneur nous rend ceux que nous pleurons, je le bénirai tous les jours de ma vie.

La jeune fille tomba à genoux, joignit les mains et fondit en larmes.

—Pauvre ange ! murmura Mme Roucher.

Eulalie resta seule dans sa petite chambre, savourant l'amère jouissance de pleurer sans témoins.

Elle tressaillit en attendant frapper discrètement à sa porte.

C'était Cécile qui, inquiète de son absence, la venait chercher.

Les deux jeunes filles se regardèrent, se prirent les mains, puis, spontanément, devinant quelle semblable douleur meurtrissait leurs âmes, elles s'embrassèrent en s'appelant ma sœur.

## CHAPITRE XIV

### LA CITOYENNE ROSE-THÉ

Réfugiée en un logis modeste, après avoir quitté sa boutique de lingerie, Jeanne n'eut plus qu'une pensée : se dérober aux regards de ceux qui l'avaient connue ; qu'un but, sauver le comte de Civray et prouver son innocence à Henri comme à sa mère.

Jeanne portait au cœur une double blessure, dont Dieu seul connaissait la profondeur ; mais elle était de celles que la douleur grandit et que sanctifie l'amour du sacrifice. Comment parviendrait-elle à convaincre ses bienfaiteurs que jamais elle n'avait dénoncé Henri de Civray ? la pauvre Jeanne l'ignorait, mais elle comptait sur la Providence, qui vient en aide aux innocents et aux opprimés.

(A suivre)